

(A SUIVRE) **HORS SERIE**

36 F.

SILENCE, ON REVE

MOEBIUS

explore la face cachée du rêve avec :

ARNO - BARBIER - BESS - BOUCQ - CARO
COUTELIS - DARROW - FLO - FRANK
GELUCK - GOREY - JUILLARD
LIBERATORE - MANDRYKA - MARCHAND
MARUO - MERCEDES - ROSSI - ROUGE
TAKAYAMA - VINK - ZOU

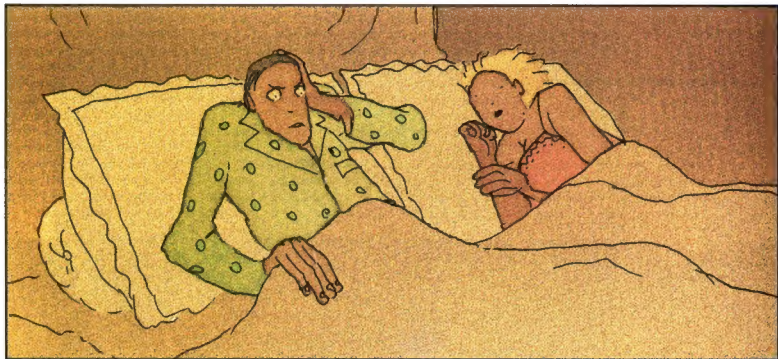




SILENCE, ON RÊVE

Beaucoup d'études et d'analyses ont été écrites sur le rêve, mais peu de travaux pratiques existent sur le sujet. On fixe des électrodes sur la tête des gens qui dorment, mais c'est comme si on voulait étudier l'alphabet en mesurant les angles, les obliques et les verticales des lettres. Sans se préoccuper de la pensée qu'elles peuvent véhiculer. Dessiner place toujours un peu l'artiste dans un état hypnotique, tout comme le rythme pour un musicien. Dans ce numéro, on a proposé aux invités d'aller plus loin : des histoires dessinées non pas en état d'éveil normal mais dans une espèce d'état second, de transe légère dont chacun a choisi le point jusqu'où il pouvait s'aventurer. Mot d'ordre : rêver éveillé, tentative surréaliste de laisser affleurer quelque chose "d'autre" dans notre conscience.

MOEBIUS



Ont participé à ce numéro :

ARNO - BARBIER - BESS - BOUCQ - CARO - COUTELIS - DARROW - FLO - FRANK - GELUCK - GOREY - JUILLARD - LIBERATORE - MANDRYKA - MARCHAND - MARUO - MERCEDES - ROSSI - ROUGE - TAKAYAMA - VINK - ZOU -

Ainsi que :

ERIC CARO - CHRISTIAN CHARRIERE - JACQUES DOURNES - JEAN-CLAUDE DREYFUSS - HERVÉ EPARVIER - GILLES FARCET - HERVÉ GAUVILLE - JEAN-PIERRE JEUNET - ALEXANDRO JODOROWSKY - ROBERT LABATTE - BERNARD OBADIA - PIERRE REY - GEORGES ROUSSE - JEAN-LUC VALLET -

Ce numéro a été conçu par MOEBIUS.

Coordination, Jean ANNESTAY.

Nous tenons à remercier pour leur amicale collaboration les Editions DU CERF, Jeannine CUKIERMAN, Myriam DUPUIS, Frank REICHERT, Jean ROCHARD et Pierre-Alain SZIGETI. Les Brèves de Rêves ont été recueillies par Hervé EPARVIER.



BRÈVES DE RÊVES

AGNES B.
49 ans, styliste

Une prairie d'un beau vert lumineux, une belle lumière vive. Au fond, la mer et des petites tombes de pierres, de guingois, plantées dans l'herbe jusqu'à elle. Moi, à la fenêtre, à l'angle du premier étage d'une maison posée sur l'herbe, et deux chevaux blancs qui passent au galop au ras de la maison. Deux chevaux blancs, magnifiques, comme une peinture ou une sculpture du seizième siècle, une crinière bouclée, bien dessinée, un corps un peu disproportionné, des petites pattes, un grand corps et une grosse tête. Des chevaux qui n'existent pas. Une impression sereine.

LIO
29 ans, chanteuse, comédienne

Je suis avec ma chienne Talula – un scottish-terrier noir – devant une grande maison blanche qui possède une entrée ronde et où le sol est couvert d'eau très claire. Nous y entrons et avançons de pièce en pièce. Sur les murs coulent des gouttelettes cristallines, très vives, qui glissent ensuite sur le sol et remplissent ainsi la pièce d'eau. C'est magnifique ! Nous

arrivons alors dans une pièce où de véritables cascades d'eau dégoulinent des murs ; je dis à Talula de ne pas y aller, de crainte qu'elle ne se noie. Mais elle ne m'écoute pas, y va tout de même et marche sur l'eau, traversant ainsi la pièce sans se mouiller. Je la suis jusqu'à la pièce suivante où là, tout est sombre, sale, et où les murs suintent et sont recouverts de champignons, de moisissures. Il y a une grande porte avec des barreaux, semblable à celle des chapelles portugaises, et le sol fourmillé de crabes. Un homme très mince, vêtu de noir, avec des petites lunettes noires, se tient derrière une autel où sont posés deux œufs. Ceux-ci roulent, tombent sur le sol et s'écrasent. Je me retourne alors vers un grand rayon de lumière qui pénètre la pièce et me retrouve – sans savoir comment – dans une ruelle à demi-plongée dans l'obscurité. Je monte cette ruelle et entends quelqu'un qui court en claudiquant : il s'agit d'une jeune fille très typée, mi-indienne mi-africaine, comme une métisse de Caracas, pas très jolie, la raie au milieu, vêtue

d'une robe à fleurs. Elle me demande où se trouve la mer. Je lui en indique le chemin et s'en tarder, elle y va en courant. Moi, je me glisse aussitôt derrière elle, les bras en croix, afin d'empêcher les gens qui sont censés la poursuivre de passer. Et là, je me réveille.

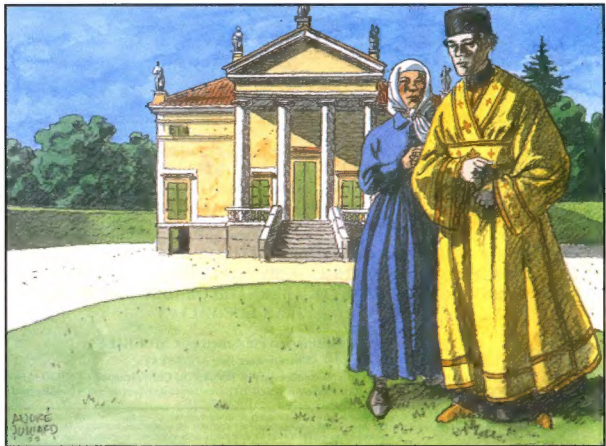
CHRISTIAN CABROL
65 ans, cardiologue

Un jour, sans savoir pourquoi, je décide d'assouvir ma passion et m'embarque en mer à bord d'un petit bateau. Coup de folie ou instinct, je mets le cap à l'Ouest et vogue le navire ! Seul, au milieu de l'Atlantique, c'est merveilleux ! Je pêche, croise des marsouins, mais connais aussi des moments de panique intense, avec des tempêtes, des coups de vent terribles. Dans ces moments-là, je me rends compte de ma folie, mais je continue, toujours le cap sur l'Ouest. Je n'arrive jamais au port, et quand le soir, la nuit tombe sur l'océan, l'image du soleil couchant sur l'Ouest m'empli toujours d'une joie sans égale.

**ANNE
JUILLARD**
43 ans, attachée de
presse

Saint-Petersbourg, au début
du siècle...

Une belle maison palladienne avec de grandes colonnes sur la façade. Ses volets sont fermés. Le jardin est arrondi, ses haies bien taillées. Je suis là et contemple cette belle bâtisse qui est celle de mes grands-parents pourtant originaires d'Ukraine. Il n'y a personne, tout est calme et repos. Sur le côté une porte minuscule s'ouvre. Un jeune pope imberbe et tout d'or vêtu est là. Il célèbre pour moi seule une messe interdite. Arrive une vieille baba russe, elle nous dit : "Vous avez été dénoncés".



MARIE DAKAR

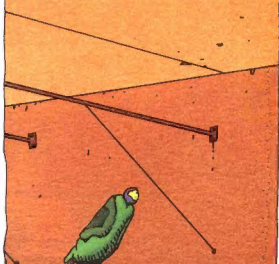
LE MARCAUD DE SABLE EST PASSÉ



ET LA COURSE CONTINUE



CÉPÉNDANT, À L'ÉTAPÉ, C'EST L'ATTENTE PRÉCIPITE... LES SOUS SE RÉPÉTENT LE LONG DES IMMENSES COULOIRS DE CÉ-
RAMIQUE...



J'ÉTAIS VENU
TOUR ME
CHANGER
LES IDÉES

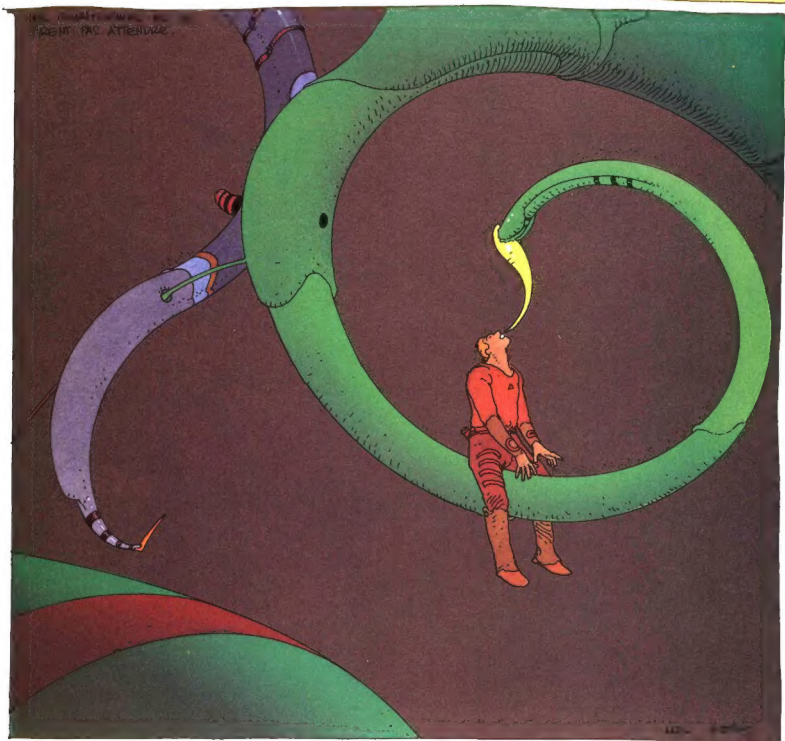
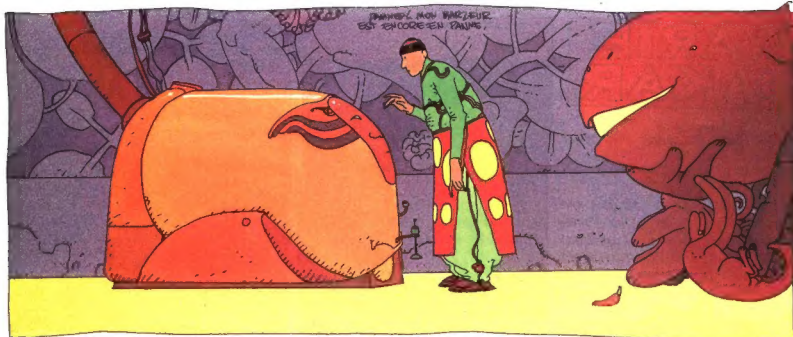
TOUS DOIT
ÊTRE
CAUCULE!

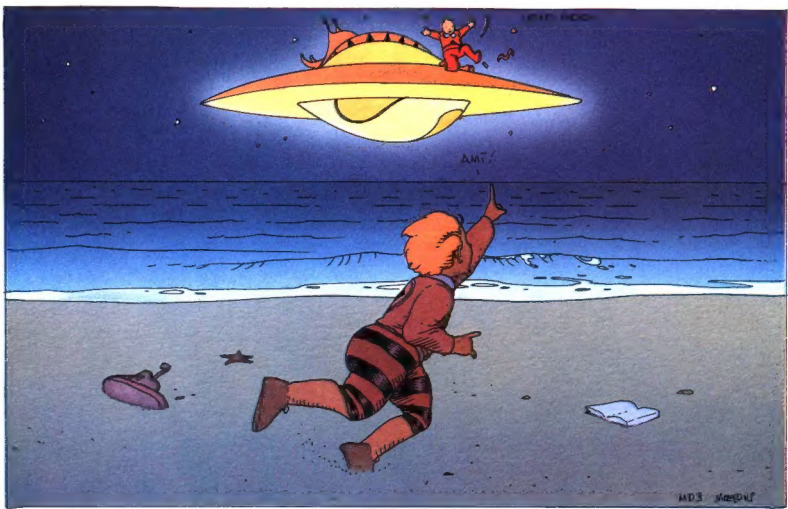
JE VEUX
MA
COURONNE...

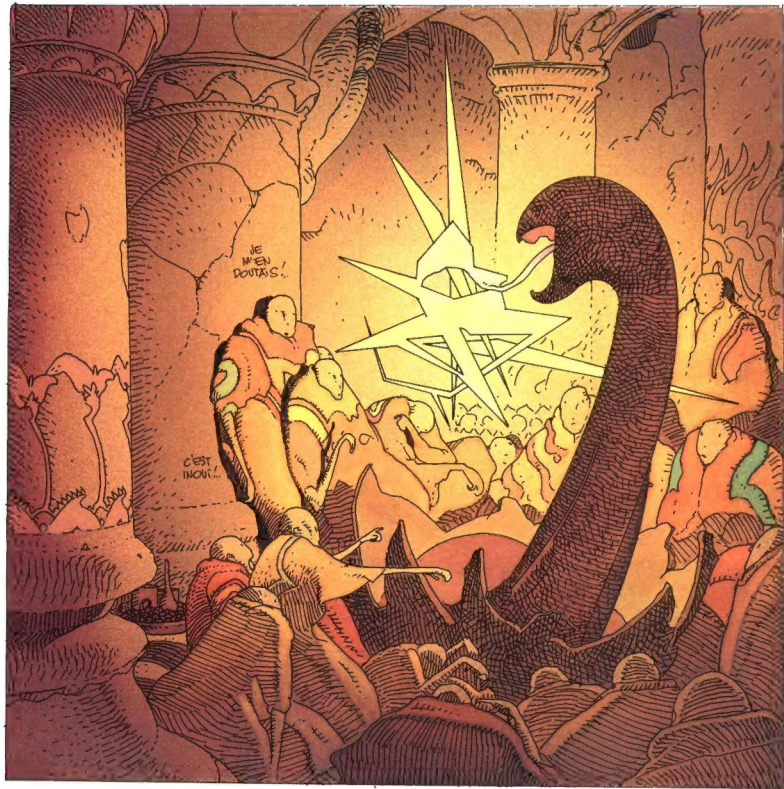
LE
SABIE
EST
SI
CHAU.
ÇA
BÂT!

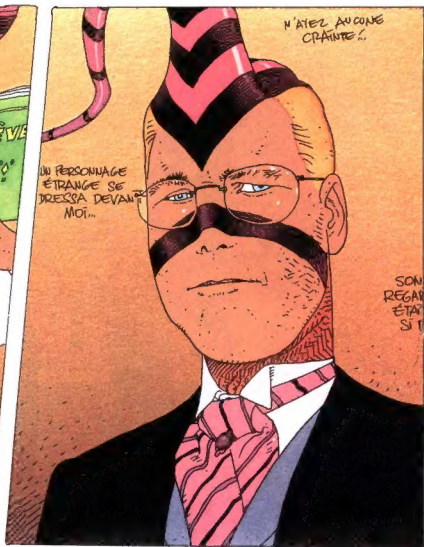
QUEL
MONDE!

ENGAGEÉS
RÉSISTE
POUR
LES
MANGEURS









MINGUE ODRAR
N'A AUCUN
SENS



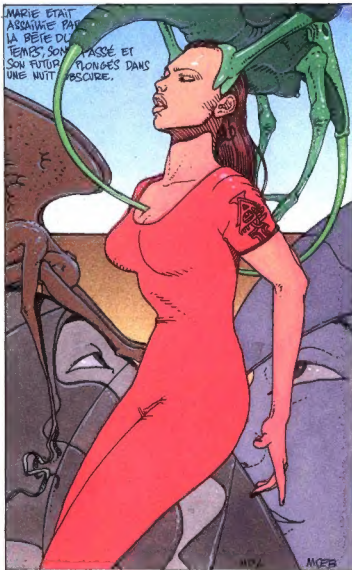
PLONGÉE DANS UN
PROFOND SÉQUEL...

VOUS AVEZ
TIRÉ LA CARTE
DU MONDE...

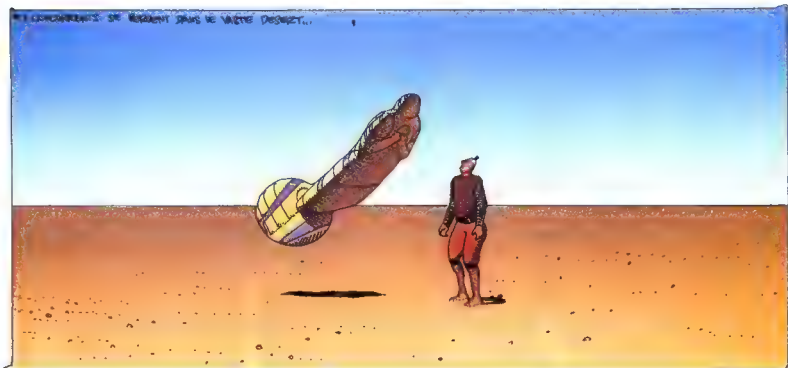
ATTENTION !



MARIE ÉTAIT
ABANDONNÉE PAR
LA BÊTE DU
TEMPS, SON MARI ÉTAIT
ET SON FUTUR ÉTAIT
UNE NUIT NOIR.

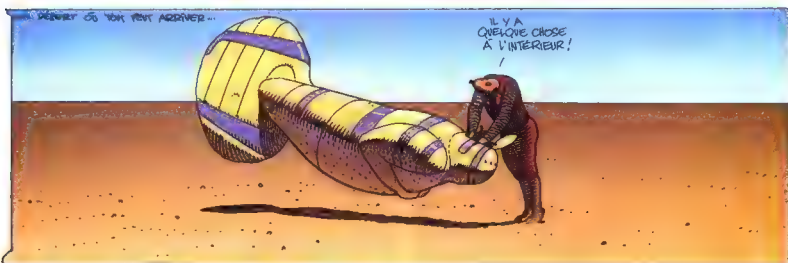


LES CONCOMBRENTS SE MARCHENT DANS DE VÂTES DESERTS...



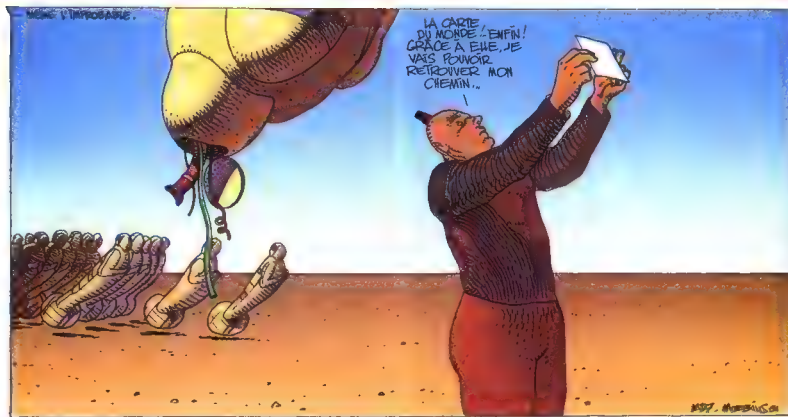
PEUT-ÊTRE QU'ILS VONT ARRIVER...

IL Y A
QUELQUE CHOSE
À L'INTÉRIEUR !

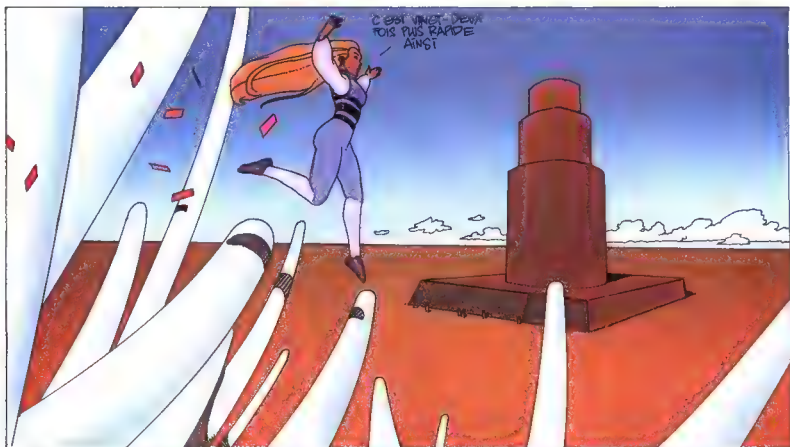


MÊME L'IMPOSSIBLE.

LA CARTE
DU MONDE ! ENFIN !
GRÂCE À ELLE, JE
VAIS POUVOIR
RETRouver MON
CHEMIN...



1997 - MURRAY GIL





BRÈVES DE RÊVES

HERVÉ EPARVIER 26 ans, héros sans emploi

J'avais environ dix/douze ans quand j'ai fait ce rêve et je m'en souviens très bien. Mon père était à l'époque représentant de commerce pour une marque d'électro-ménager-hi-fi. C'était la fin du monde. Un compte à rebours apocalyptique avait commencé et tous les habitants de la planète se pressaient aux abords d'un fleuve immense, s'étendant à perte de vue, et tous se jetaient dedans afin de passer de "l'autre côté". Il fallait en effet quitter la terre, et ce fleuve en était le seul moyen, comme un chemin qui mènerait à l'Eden. Je revois encore clairement les gens en train de marcher le long de la berge, avec leurs valises et leurs énormes bagages. Moi, j'étais avec mes parents et mon frère Stéphane, assis à l'arrière d'une voiture, roulant à contre-sens de la foule. Mon père – qui ne perd pas le nord quand il s'agit d'argent – accostait toutes les familles, les unes après les autres, et leur proposait d'acheter des téléviseurs, des réfrigérateurs, des machines à laver, et tout ça, à des prix défilant (bien évidemment) toute concurrence. Il poussait même le vice jusqu'à glisser des prospectus et sa carte de visite dans leurs poches. Je me souviens aussi que mon frère et moi étions inquiets de ne plus avoir de place dans le fleuve, comme des gens qui craindraient de ne pouvoir être pris lors de l'embarquement d'un navire ; en fait, nous n'étions pas plus paniqués que ça !

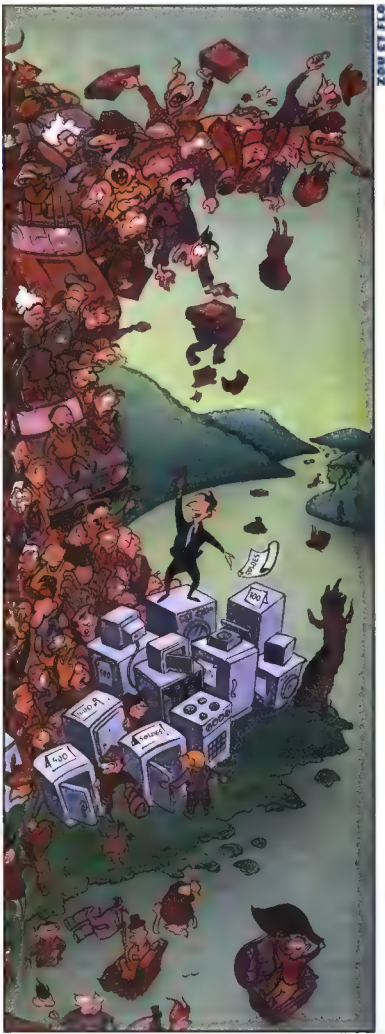
CHANTAL LAUBY 35 ans, comédienne

C'est un rêve d'enfance. Je devais avoir six/sept ans. J'étais avec ma famille dans un appartement et c'était la guerre. Il y avait des types qui montaient à l'aide de cordes le long des maisons ; ils ouvraient les fenêtres, rentraient chez les gens et les tiraient vers l'extérieur pour les tuer. Je me souviens m'être réveillée au beau milieu de la nuit, en nage, affolée, en voyant ces types avec des sortes de bandanas sur la tête, qui essayaient de m'attraper et de me tirer dehors. C'était horrible. A cet âge-là, tout prend des proportions gigantesques. Et même aujourd'hui, cette image reste très présente dans mon esprit, comme si c'était hier.

OLIVIA PIERRES 28 ans, cadre commercial

Je suis dans la maison de mes parents à Cholet où je suis venue passer un week-end. Je me tiens à la fenêtre de ma chambre et de là, je vois Marguerite Duras sur une bicyclette, en train de tourner en rond dans le jardin, en chantant à tue-tête : "L'amant, l'amant, l'amant ...". Elle est vêtue – je m'en souviens bien – de son célèbre pull à col roulé, d'un pantalon de survêtement bleu électrique et de grosses bottes fourrées, style moon-boots.

Je la retrouve ensuite dans la salle à manger, où mes parents ont préparé un petit repas à base de fruits de mer. Nous commençons donc à manger et tout se passe à merveille. Mais là, on sonne à la porte : je vais ouvrir. Ce sont les voisins, ils arrivent un livre à la main pour demander une dédicace à Marguerite. Celle-ci s'exécute, les voisins partent mais, cinq minutes plus tard, nouveau coup de sonnette : d'autres voisins. En l'espace d'une heure, tout le quartier défile chez mes parents pour voir Marguerite, qui tire d'ailleurs un peu la gueule. Bref, le soir venu, elle repart à Paris. Le lendemain, elle me téléphone et me dit sèchement : "Olivia, non, franchement, je veux bien passer des week-end à la campagne avec toi, c'est très sympa, je fais de la bicyclette et je m'amuse bien, mais j'ai aussi besoin de tranquillité. Alors, la prochaine fois, tu évites de prévenir tout le quartier de mon arrivée. Je ne t'en veux pas, mais ne recommence pas !"



DU RÊVE LUCIDE AU RÊVE SAGE

Jodorowsky - Alexandro pour les intimes et "Jodo" pour ses nombreux fans - est un personnage panique. Sa biographie à elle seule rassemble les ingrédients d'une farce, d'un conte initiatique, d'un roman latino-américain et d'une bande dessinée grouillante à la Moebius.



JEAN-LUC VALLET

Ce Chilien d'origine russe longtemps établi au Mexique et aujourd'hui posé en France a présidé avec Arrabal et Topor à la naissance du théâtre Panique, écrit des sketches pour le Mime Marceau, et collaboré en son temps avec Maurice Chevalier. Il a, "par hasard" rencontré Castaneda et s'est fait ouvrir le ventre par la sorcière Pachita.

Se mêle-t-il de faire du cinéma qu'il devient un réalisateur de légende, en quelques films habités à la fois d'une rare violence et d'un incompressible élan mystique (El Topo, La Montagne sacrée, Santa Sangre). C'est comme une tornade qu'il entre en BD avec les scénarios de l'Incal ou du Lama Blanc. Mais "Jodo", c'est aussi le tenan-

cier du Cabaret Mystique, fabuleux one man show hebdomadaire au cours duquel, devant un parterre d'inconditionnels, celui qui se surnomme lui-même le Raymond Devos du mysticisme tire le tarot, raconte des blagues métaphysiques et commente les arbres généalogiques. Alexandro, est un homme imprévisible.



Depuis longtemps l'auteur de *La Montagne sacrée*

prête attention aux images oniriques et traverse sa vie comme un rêve lucide à l'intérieur duquel tout, ou presque, serait à chaque instant possible. Il a bien voulu évoquer ici ses explorations du côté de chez Morphée.

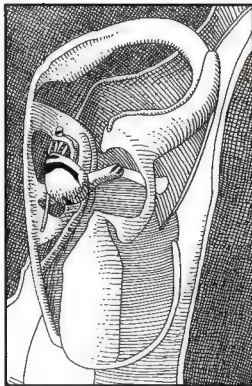
Le décryptage des songes nocturnes occupe une place de choix dans ta démarche d'artiste-chaman-metteur en scène-clown mystique en quête de l'autre forme de folie qu'est la sagesse. L'interprétation des rêves est une pratique vieille comme le monde. Seules ont évolué au fil du temps les manières de les interpréter, depuis l'approche simpliste qui consiste à systématiquement attribuer une signification symbolique précise à telle et telle image jusqu'à la conception jungienne selon laquelle il ne s'agit surtout pas d'expliquer le rêve mais de continuer à le vivre dans l'analyse à l'état de veille afin de voir où il nous emmènera. L'étape suivante, située au-delà de toute interprétation, consiste à entrer dans le rêve lucide. Dans ce dernier, tu sais que tu es en train de rêver et cette conscience te donne la possibilité de travailler sur le contenu du songe.

C'est la pratique prônée par Castaneda.

Il l'a popularisée mais ne l'a pas inventé. En fait, c'est en France qu'a été publié ce qui reste à ma connaissance le premier livre consacré au rêve lucide : *Le Rêve et les moyens de le diriger*, d'Hervey de Saint-Denis. Je ne sais si Castaneda s'est inspiré de cet ouvrage ou s'il s'agit simplement d'une coïncidence. Toujours est-il que ce livre qui doit dater du début du siècle expose une méthode exactement identique à la sienne. C'est André Breton qui m'avait conseillé de le lire.

As-tu commencé à faire des rêves lucides après l'avoir lu, ou était-ce déjà pour toi une expérience familière ?

J'ai eu l'incroyable chance de faire mon premier rêve lucide à l'âge de dix-sept ans. Dans le rêve, je me trouvais au cinéma où l'on projetait un dessin animé digne de Dali. Soudain, je me suis vu assis au milieu de la salle et j'ai réalisé que j'étais en train de rêver ! J'ai regardé vers la sortie, mais comme je n'étais qu'un adolescent dépourvu de toute culture spirituelle ou psychanalytique, je me suis dit : "Si je passe cette porte, je vais entrer



dans un autre monde et mourir." J'ai alors été saisi de panique ! La seule solution était de me réveiller et j'ai fait d'énormes efforts pour sortir du rêve, jusqu'au moment où il m'a semblé monter des profondeurs vers mon corps qui se trouvait comme en surface. Tout d'un coup, j'ai réintégré mon enveloppe et me suis réveillé. Ce fut ma première expérience, pour moi terrifiante. Par la suite, j'ai commencé à me familiariser avec le rêve lucide.

Comment être sûr que l'on rêve ? Après tout, je pourrais tout aussi bien décider maintenant, que je suis en train de rêver.

Au début, je procédais à une vérification. De mes deux mains, je prenais appui dans l'air, comme sur une table invisible et me lançais vers le haut. Si je flottais, je savais être en train de rêver. Ensuite, je faisais un looping et commençais à travailler sur le songe.

La pratique du rêve lucide est, je suppose, passée par différentes étapes.

J'ai commencé par être le maître du jeu ; je me disais : "Je veux voir passer des éléphants en Afrique". Quelques secondes plus tard, je me trouvais en Afrique et regardais passer un troupeau d'éléphants. Je pouvais changer de décor, décider d'aller au Pôle Nord voir des milliers de pingouins... Cela me procurait un tel plaisir que je finissais par me réveiller. Je me suis livré à toutes sortes d'expériences sur moi-même. J'ai décidé d'avoir un vagin et de me faire posséder par un Dieu mythique. Il est venu me pénétrer et je me suis réveillé.

As-tu eu un orgasme féminin ?

J'en étais tout proche ! Mais j'ai été très ému de me faire posséder par un Dieu. Puis je me suis attaché à réaliser des désirs inassouvis dans l'état de veille, en particulier, bien sûr, des désirs sexuels. Je me suis livré en rêve à de fantastiques orgies.

Où réside la dimension initiatique de toutes ces expériences ?

Dans le fait que dès que je commençais à faire l'amour avec toutes ces femmes, le désir me happait, si bien que je perdais la lucidité et que le rêve échappait à mon contrôle. J'avais oublié que je rêvais. Idem pour la richesse. Dès que la fascination de l'argent me happait, mon rêve cessait d'être lucide. Chaque fois que je tentais d'assouvir mes passions humaines, le scénario m'absorbait et je perdais toute lucidité. Ce fut une grande leçon : j'ai compris que dans la vie comme dans le rêve, pour rester lucide il fallait être détaché, agir sans être identifié à l'action. Voilà un vieux principe spirituel dont le rêve lucide m'a rappelé l'importance.

Le désir et la peur sont, comme l'affirment toutes les traditions, les deux faces de notre identification.

Justement, le rêve m'a aussi montré comment me comporter face à mes frayeurs. Fut une période où je faisais souvent le même cauchemar : je me trouvais dans un désert quand surgissait de l'horizon comme un immense nuage de négativité, une entité psychique dédiciée à me détruire. Je me réveillais avec un hurlement, tout en sueur... Un jour, j'en ai eu marre et ai décidé de m'offrir en sacrifice à cette entité. Au plus fort du rêve, dans un état de terreur lucide, je me suis dit : "Ok, j'arrête de vouloir me réveiller. Tu n'as qu'à venir me détruire." L'entité s'est approchée puis, d'un seul coup, a disparu. Je me suis réveillé quelques secondes pour me rendormir d'un sommeil très paisible et réparateur. J'ai alors compris que nous alimentons nous-même nos propres terreurs. Ce qui nous fait peur perd tout pouvoir sur nous dès lors que nous lâchons prise. C'est l'un des enseignements classiques du rêve lucide. J'ai ainsi pu à plusieurs reprises éroder ma peur du trépas en traversant ma propre mort. Par la suite, j'ai voulu explorer des dimensions encore plus métaphysiques : je me suis mis à chercher mon maître intérieur et ai fini par me trouver face à l'image d'un

gigantesque professeur d'université en train de faire cours. Je me suis rendu compte que ma conception du maître intérieur n'était qu'une projection. Aussi ai-je traversé l'écran pour voir ce qui résidait au-delà de cette illusion. J'ai débouché en plein cosmos et ai vu deux pyramides emboîtées. Plutôt que de les observer, je suis rentré en elles, suis devenu les pyramides et j'ai éclaté ! Ce fut comme une perte de conscience, le basculement dans un grand vide. C'est à partir de cette expérience marquante que j'ai écrit le scénario de *L'Incal*.

Peut-on aller plus loin que le rêve lucide ?

Oui, et cet autre stade, je l'appelle le rêve humble. Un jour, j'ai cessé de poser des actes pour tout simplement assister au rêve, en observateur. Je le laisse se dérouler, suivre son propre cours, mais sans être happé par lui, tout en demeurant lucide. Je suis spectateur de mon rêve et m'abstiens de toute intervention. En fait, je crois être récemment passé à un degré encore plus subtil que je nomme le rêve sage. A présent, le protagoniste du rêve auquel j'assiste en spectateur est un sage. Il prononce des paroles dont je prends note au réveil. Elles n'ont d'ailleurs rien d'original et pourraient être extraites de n'importe quel texte sacré. Mais elles jaillissent du plus profond de l'inconscient tel que je l'observe avec lucidité dans le rêve.

Justement, peut-on, comme l'affirment certaines sagesse, envisager notre vie comme un rêve dont il faudrait s'éveiller ?

Je dirais plutôt qu'il faut faire de ce rêve inconscient qu'est le plus souvent notre vie un rêve lucide. A une époque, j'avais l'habitude, avant de m'endormir, de passer en revue tous les événements de ma journée. Je me la repassais comme un film, d'abord du début à la fin puis à l'envers, selon le conseil d'un vieux livre de magie. Cette pratique de la "marche arrière" avait pour effet de me désidentifier des péripéties du jour. Après avoir, dans la première approche, analysé, jugé, pris parti, je recommençais la journée en sens inverse et me trouvais alors en état de détachement. La réalité ainsi captée revêtait les mêmes qualités qu'un rêve lucide. C'est alors que j'ai vu à quel point, comme tout le monde, je rêvais ma vie ! Passer ma journée en revue le soir équivalait à me souvenir de mes rêves au matin. Le seul fait de me souvenir d'un



rêve, c'est déjà l'organiser. Je ne revois pas le rêve tel quel mais ce que j'en ai sélectionné. De même, revoyant les dernières vingt-quatre heures, je n'ai pas accès à la multiplicité du jour mais à ce que j'en ai retenu. Cette sélection constitue déjà une interprétation sur laquelle, en plus, je plaque mes jugements, mes appréciations...

Pour devenir plus conscient, nous pouvons commencer à distinguer notre perception subjective de la journée de sa réalité objective. Lorsqu'on ne les confond plus, on est capable d'assister en spectateur au déroulement du jour écoulé, sans se laisser emporter par les jugements et les appréciations. A partir de cette position de témoin, il devient possible d'interpréter sa vie comme on interpréterait un rêve. Puisque nous rêvons notre vie, autant l'interpréter et découvrir ce qu'elle cherche à nous dire, les messages qu'elle veut nous transmettre,

jusqu'à la transformer en rêve lucide. Une fois parvenus à la lucidité, libres à nous d'agir sur la réalité, en sachant que si nous cherchons seulement à assouvir nos désirs égoïstes, nous serons emportés, perdrons tout détachement, tout contrôle et donc la possibilité d'un acte véritable. Pour pouvoir s'amuser à agir, dans le rêve nocturne comme dans ce rêve diurne que nous appelons notre vie, il faut être de moins en moins impliqué.

Ce détachement qui n'empêche ni l'action ni la compassion, mais n'autorise ni l'avidité ni la sensiblerie, ressemble fort à la sagesse.

Bien sûr ! A quoi bon vivre avec ses rêves et faire un effort de lucidité sinon pour s'acheminer vers la sagesse ? La réalité est un songe sur lequel nous devons travailler afin de passer progressivement du rêve inconscient, dénué de toute lucidité et qui peut être un cauchemar, à ce que j'ai appelé le rêve sage.

Et l'Éveil ? Les traditions spirituelles parlent de ceux qui se sont éveillés...

S'éveiller, c'est arrêter de rêver. Autrement dit, disparaître de cet univers onirique pour devenir celui qui le rêve.

Propos recueillis par Gilles Farcet

Pour en savoir plus sur la vie-rêve de Jodorowsky, lire *La Tricherie Sacrée*, entretiens avec Gilles Farcet (Dervy-Livres) et, des mêmes auteurs, *L'Acte psychomagique* à paraître aux éditions Critérion.



JEAN-LUC VALLET



CHER DARROW

Ton rêve est un peu triste... les visions d'un enfant abandonné... Que reste-t-il des adultes? Mégots de cigares consumés, Coca-Cola, bouteilles d'alcool, une planche à repasser avec un fer encore branché qui brûle une chemise, un cadenas que nul n'a pris le temps de refermer, un fromage qu'on n'a fait qu'entamer, un tourne-disques qui fonctionne sans auditoire humain, quatre chiens qui ne savent pas trop quoi faire d'eux-mêmes, faute d'un but précis, et des chaussures désertées... Les habitants des lieux auront probablement déguerpi avec précipitation... Un masque à gaz : la menace d'armes chimiques? Un casque de pompier... une hache : ou bien était-ce celle d'un incendie, qui pesait sur eux ?

Un univers réduit à l'état de jouets otages, captifs des insectes et de la végétation. Désordre. Cumul et nivellement des valeurs. Si tout se vaut, rien n'est précieux. Musique sinistre. Un monde d'adultes infantilisés. Absence d'êtres humains. Solitude. Fin de monde. Animaux dégénérés libellules bombardiers, papillons se dissipant en volutes de fumée vénéreuse, insectes prostituées, vendant leurs heures de vol à l'encan, pour vanter un restaurant, escargots hérissés d'antennes de télévision... Et, au beau milieu de cette décharge municipale encombrée d'immondices, sur le bras du tourne-disques, chante un passereau bleu... lançant ses trilles à la cantonade, sifflant pour le désert, le vide et la putréfaction...

Ah, cher Darrow, naître d'une ligne monocorde, à jamais identique à elle-même, froide, qui dépeint trombones, singes, escargots, automobiles, armes et plantes, meubles, intrépide, invariable, rendant leurs formes aux choses avec une précision clinique, sans jamais s'affiner ni se nuancer de sentiment, sans vouloir explorer le monde intérieur qui vit au sein des formes circonscrites. Tout se vaut, Dieu est mort, la civilisation américaine est sans âme, tu es un enfant perdu dans le corps d'un adulte... Les Sages, les pères spirituels, ont cessé d'exister. Il ne reste plus que violence, consumérisme imbécile, et nostalgie des anciens produits de consommation, aussi stupides hier qu'ils le sont aujourd'hui... Quel message transmettre au lecteur? Aucun. Il n'y a plus d'espoir.

Nous sommes des enfants blessés, autistes et fous. La vie est privée de sens. Godzilla et King-Kong sont passés par ici, luttant à mort, et nous vivons à présent dans le chantier désolé qu'ils ont laissé derrière eux.

Plus rien n'est naturel... Laides sont les plantes. Ne nous restaient que le cinoche - Hitchcock - ou le jazz, mais les oiseaux ont fienté dessus, les conchiant tous les deux...

"Je suis un mort-vivant"...

Cher Darrow, il est temps pour nous de grandir, de soulever la porte, d'apprendre à mourir, à aimer, à devenir ce que nous sommes... Faisons donc rentrer au bercail les habitants de ces lieux, rendons aux forêts les animaux des bois, qu'ils retrouvent leur dignité, enterrons l'alcool, le tabac, le chocolat et Coca de nos pères, laissons les jouer leur musique, allons ranger les jouets dans la chambre de nos enfants, ceux qu'on aura quand nous aurons cessé de détester les gosses, nettoignons tout, méditons, élevons-nous à la lumière de notre propre esprit, laissons ces blessures bien trop anciennes se cicatriser, coupons les racines qui plongent dans la souffrance de notre enfance abandonnée. Mettons l'art au service des songes trans lucides, magiques... Nous ne sommes que de simples êtres humains qui cherchons à entamer notre Grand Œuvre, acquérir une Conscience, découvrir l'universalité de ses sentiments...

Merci Geoff de dessiner des accumulations qui ne cherchent qu'à exprimer l'essentiel...

Ton ami
JODO





Un bel après-midi, une lumière très musicale ...

S'endormir après les canards
et leur faire des niches ...



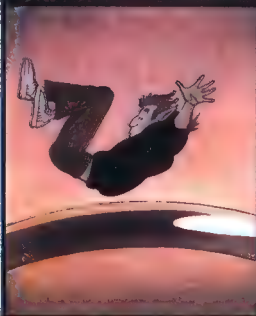
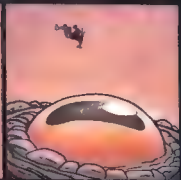
mais quand
les jambes
s'alourdissent
...

courir sur l'horizon à la poche pleine

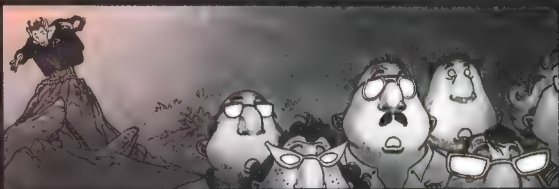


une tortue terrestre !

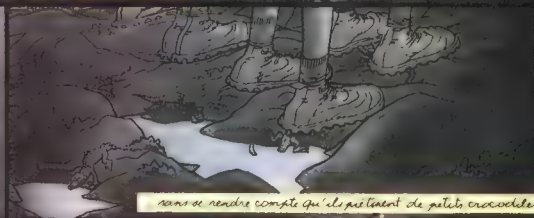
ce regard



je suis tombé dans l'œil d'une tortue !



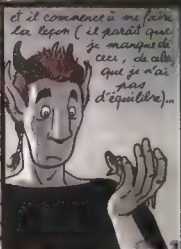
...où des touristes américains regardent un gros péte impossible.



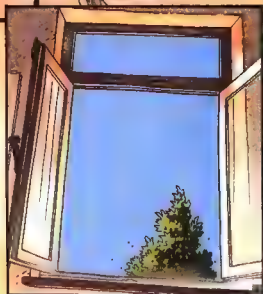
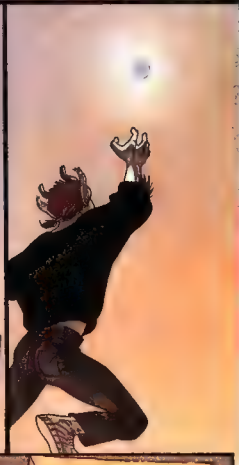
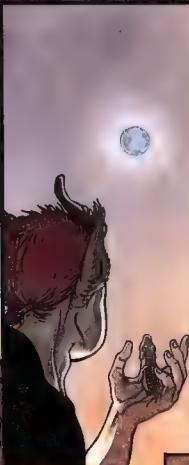
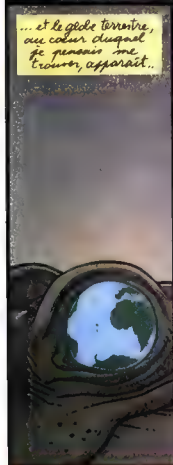
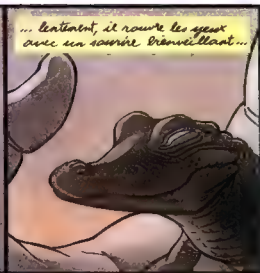
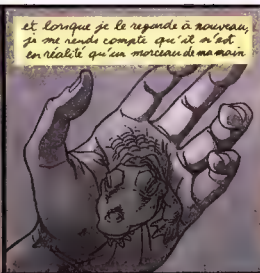
sans se rendre compte qu'ils postaient de petits crocodiles

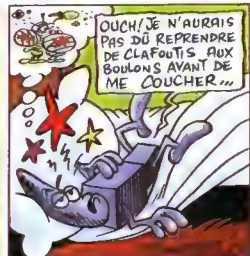
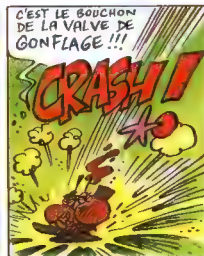
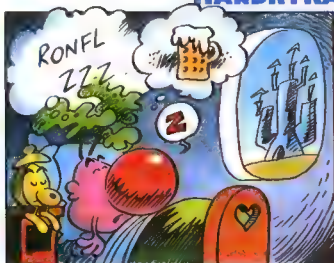


AH!
C'EST PAS TROP
TÔT!



et il commence à me faire
les leçon (il paraît que
je manque de
ceci, de cela,
que je n'ai
pas
d'équilibre)...





RÊVES DE DELICATESSEN

Il est des rêves qui deviennent des films culte. Delicatessen de Caro et Jeunet renoue avec le grand cinéma français qui savait unir réalité quotidienne et songe.

Non il ne s'agit pas d'un rêve, mais plutôt d'un cauchemar. La scène débute dans un restaurant. Un chimpanzé - la mâchoire très en avant - est assis à une table, une serviette autour du cou. Il se saisit d'une clochette, l'agite, et aussitôt, un maître d'hôtel arrive, habillé en clown, avec un plat recouvert d'une cloche à la main. Le maître d'hôtel s'approche du chimpanzé, soulève la cloche et lui présente une mandarine confite au milieu du plat. Là, le restaurant s'obscurcit et le rêve se brouille. Puis le chimpanzé réapparaît, mais cette fois, il est vêtu d'un tablier de boucher et aiguisé d'énormes couteaux et des hachoirs. La mâchoire toujours très en avant - presque disproportionnée - il sourit, et lance consciencieusement les hachoirs en direction du maître d'hôtel terrorisé. Les hachoirs se plantent les uns après les autres autour de lui, de plus en plus près, jusqu'à ne plus être qu'à quelques centimètres de son visage, et, puis, et puis..."

Jean-Pierre Jeunet s'interrompt, sourit et rajoute: "... La suite est dans *Delicatessen* !" dont il reste le co-réalisateur avec Marc Caro, absent lors de cet entretien.

"Dans tous les films qu'on a écrit avec Caro - nous avons travaillé en fait sur d'autres projets de longs métrages ensemble -, il y a un cauchemar comme celui que je viens de raconter. C'est drôle à faire : tout d'un coup, on a une liberté totale, on peut tout imaginer ! Mais le cauchemar reste un détail. Le véritable point de départ du film réside dans le choix d'un immeuble, perdu au milieu d'un immense terrain vague de banlieue, comme lieu clos où tout se déroulera, avec l'histoire de ses drôles d'habitants aux mœurs étranges qui n'ont plus qu'une préoccupation : se nourrir. Plus rien ne pousse et ils en sont réduits à manger de la chair



humaine que leur fournit le boucher-charcutier du rez-de-chaussée. En fait, tout le film fonctionne sur le mode du cauchemar."

Delicatessen part d'un quotidien alimenté des souvenirs d'enfance de ses créateurs, allant de Tintin à Tardi en passant par la télé des familles en noir et blanc et le catalogue *Manufrance* (le goût des outils et de l'artisanat omniprésent à chaque plan). En fait, *Delicatessen* aurait pu être un rêve de Bouc : le même vieux quotidien des familles de banlieue, des petites gens, qui, à un certain point dérape (déjante) en une fable fantastique. Bâti selon une logique onirique, c'est le terme logique qui prime : celui des petites mécaniques maniaques où tout fonctionne et s'enchaîne de façon inéluctable pour aboutir, par un jeu de réactions en chaîne, à un résultat tout à fait délirant. Un peu comme dans les strips de Rube Goldberg dont le principe a d'ailleurs été repris avec brio dans les tentatives de suicide

de Mme Interligator. (Comment se suicider dans son bain sans faire un geste : brancher une machine à coudre à la sonnette d'entrée de votre appartement de façon à ce qu'elle s'enclenche dès qu'on sonne à la porte ; attacher au préalable le ruban de tissu qui va être cousu à une lampe de chevet placée sur le rebord d'une baignoire remplie d'eau dans laquelle vous attendez la chute de la fameuse lampe et votre mort par électrocution). Ce principe de la logique de tous les délires donne d'ailleurs la clé structurelle du film : chaque déplacement surprend, entraîne le rire (ou la jubilation) et aboutit à un résultat dérisoire d'une parfaite gratuité (à quoi tout cela sert-il ?). Cette gratuité (ce manque de contenu) peut embarrasser mais c'est là où réside la spécificité du film (quel sens cela a-t-il ? Aucun en particulier, pas de message ou de théorie, mais une multiplicité de contenus et de plaisirs indirects).

Delicatessen est aussi le rêve de deux créateurs : une œuvre conçue à deux, du scénario (auquel s'est adjoint Gilles Adrien qui signe ici parmi les meilleurs dialogues du cinéma français de ces dernières années) au montage final, en passant par le storyboard et la mise en scène. "J'ai fait le découpage, explique Jeunet, et Caro a retravaillé dessus. Il a croqué plus de huit mille dessins à l'arrivée."

"Nous sommes très complémentaires Caro et moi et cela fait maintenant quinze ans qu'on travaille ensemble. Caro assure la direction artistique, il supervise les costumes, les décors, tout le look du film jusque dans ses moindres détails et je me charge de la direction des acteurs, du découpage et de la mise en scène mais, en pratique chacun demandant conseil à l'autre. Il y avait séparation des rôles mais communication et, si l'un voyait que l'autre

se trompait, il venait le lui souffler à l'oreille." La collaboration de rêve, productrice de rêve : Claudie Ossard (qui a déjà produit 37° 2) a su le rien imposer aux deux réalisateurs : "Le casting était même constitué d'acteurs, pour la plupart inconnus, ce qui n'était pas facile pour réussir le montage financier du film", mais qui s'avère être un de ses atouts et un des éléments constitutifs de son originalité et de sa qualité. Aujourd'hui Caro et Jeunet ont évidemment d'autres projets, en solo et en tandem. Caro travaille, du reste déjà sur ses idées dont Jeunet déclare qu'elles sont à la pointe de ce qui se fait tant du point de vue graphique que des nouvelles images. Ils ont écrit d'autres scénarios mais l'un de ceux-ci semble faire rêver tout particulièrement Jeunet. Le projet semble très ambitieux et séduisant et nécessite un budget de super-production internationale. Il en a déjà le titre : *La Cité des enfants perdus*. Il n'y a pas suffisamment de véritables créateurs dans le cinéma français pour que cela puisse rester un simple projet. Il y a des rêves qui méritent de prendre corps.

JEAN ANHESTAY

(avec la collaboration d'Hervé Sparvier)



La séquence où Louison fait des bulles sous le regard des enfants et de Julie, ça aussi c'est un rêve de gosse. Louison est un clown, le genre de mec qui, quand il repeint son plafond, s'accroche à ses bretelles car pour lui, c'est naturel. Pour ce rôle nous avons rencontré des gens du cirque. On cherchait ce qu'il pourrait faire qui ait une dimension poétique. On a trouvé l'histoire des bulles. C'est Gustave Parking qui a appris à Pinon à en faire comme cela. Pinon est un bûcheur, puisque il a aussi appris à jouer de la scie, du xylophone, à faire des tours. Le résultat c'est qu'aujourd'hui, il y a des gens qui croient que c'est un ancien clown car il en a acquis la gestuelle.



La séquence de la salle de bains qui se remplit complètement et dont on ouvre ensuite la porte avec le flot qui se déverse subitement et emporte tout le monde, cette séquence est un cauchemar. C'était une idée qui se trouvait dans un autre scénario et qu'on a récupérée pour celui-ci en se disant qu'on n'arriverait jamais à le faire. Mais passer du rêve à la réalité, c'était autre chose... En plus l'eau était glacée. Tous les acteurs du film ont beau être spécialisés dans les rôles de composition... Tout de même !

(Photos commentées par J.P. Jeunet)

VALÉRIE POZZO DI BORGO 34 ans, costumière

Je suis invitée à une réception dans la jet-set-society. Dès l'entrée, un responsable de l'organisation m'accueille; il a l'air très impatient: "Ah! Vous voilà enfin! On n'attendait plus que vous! Voici votre uniforme, votre place est à côté de l'entrée pour accueillir tous les invités." Je me retrouve donc en groom et vois passer devant moi toute la crème de la mode parisienne avec qui je pensais passer la soirée. C'est alors que, tout à coup, je me fais enlever. Je suis balancée dans un sac, jetée à l'arrière d'une vieille guimbarde toute disloquée, le kidnapping type, style "détective privé" des années cinquante. En fait, mon kidnappeur me rend un fier service car il savait que si je restais, j'allais un peu plus tard être prise en otage par des forces obscures et maléfiques.

La voiture part donc à toute vitesse et nous sommes poursuivis par la police, sirènes, hurlements, etc. Afin de leur échapper, nous pulvérisons une barrière de voie sans issue et nos poursuivants continuent effectivement tout droit et disparaissent sans nous retrouver.

Notre voiture - qui s'est entre-temps transformée en une superbe décapotable - s'arrête alors pile au bord d'une falaise; le conducteur se retourne vers moi. Je découvre qu'il s'avère être un superbe séducteur hollywoodien, avec mâchoire chewing-gum et sourire Gibbs. Je craque et nous décidons d'aller vivre une idylle en mer.

Arrivés sur la plage, nous embarquons sur une magnifique barque toute dorée. Mais, à peine en mer, l'eau commence à s'infiltrer allègrement dans l'embarcation.

Soudain, un orage éclate: la barque coule à moitié et la mer est envahie de requins. C'est alors que surgit à l'horizon un puissant navire de pirates qui nous sauve la vie et nous remorque, à la condition toutefois que je sois vendue comme esclave.

Je me retrouve donc vêtue d'une longue tunique, enchaînée dans les cales du navire, puis débarquée sur les rivages ensoleillés d'une ville pleine de poussière en proie à un tremblement de terre.

C'est la panique. On me parque rapidement dans un marché aux esclaves. Là, tout le monde hurle, tout le monde court: la ville est en train de s'effondrer.

J'arrive cependant à m'enfuir et parcours les rues à la recherche de l'homme que j'aime. Parmi les décombres, je retrouve ma mère qui pleure un enfant mort. Je ne comprends pas de qui elle parle et reprends ma fuite. J'arrive alors à un carrefour, près d'une muraille immense, et là, un homme harangue la foule et fait des prédictions sur la fin du monde, selon lui toute proche.

Je me précipite vers lui; en me voyant, il fait cesser d'un geste tous les bruits et les hurlements, et déclame d'une voix dramatique et solennelle: "Toi, je connais ton destin!"

Et là, je me réveille.





MARIE-LAURE DOUGHNAC
28 ans, comédienne



conviction qu'eux... La décision fut alors prise. L'accessoiriste s'approcha de moi avec une énorme seringue, me la planta dans le bras et je m'endormis rapidement.

Au bout d'un petit moment, je me suis réveillée et j'ai retrouvé toute l'équipe toujours affairée autour de moi, mais visiblement satisfaite du résultat. Ils s'écriaient : "formidable !", "c'est exactement ce qu'il nous fallait pour ce plan !", "superbe !"...

Moi, j'étais contente pour eux, et contente surtout d'avoir enfin la dentition qui correspondait aux exigences du scénario.

Quelqu'un m'a tendu un petit miroir et j'ai alors pu voir le travail : toutes mes dents avaient été soigneusement découpées. Elles étaient désormais comme des crânes de château-fort, avec un large espace entre chacune d'elles. J'imaginais que le fameux plan en question consistait en fait à me faire passer des objets entre les dents.

Comme eux, j'étais ravie du résultat.

DOMINIQUE PINON
34 ans, comédien

E. CARO



J'ai fait ce rêve pendant la période où je jouais *L'Été* au Théâtre National de la Colline. J'étais un chat et je me trouvais dans un immense wagon de marchandise, toutes portes fermées. J'étais seul. Le train roulait, puis s'immobilisait dans une gare. Quelqu'un ouvrait alors les portes, et là, sur le quai, une femme m'attendait. Elle tenait un fouet à la main et moi, j'étais bien évidemment mort de trouille.

J'essayais de lui échapper à tout prix ; pour cela, je me transformais en oiseau, sautai-par-dessus le mur et m'envolai tandis qu'elle

continuait à me poursuivre.

Je fais aussi souvent un autre rêve où je suis sur une scène de théâtre. Je n'identifie ni le théâtre, ni ce que je joue, mais il y a des spectateurs qui me regardent et moi, j'agite les bras et m'envole.

J'évolue comme ça, un peu dans la salle, puis sur la scène, puis reviens dans la salle.

Ça se termine toujours de la façon suivante : les spectateurs claquent des dents pour m'applaudir. C'est assez particulier, non ?



Il a interprété à vingt-neuf ans le rôle d'un banquier de soixante dans *L'Echange* de Claudel, il a plus récemment joué une grand-mère à l'italienne dans *La Nonna* au théâtre de la Colline et un maître d'hôtel raseur dans la saga publicitaire et télévisée d'une marque de plats cuisinés.

Jean-Claude Dreyfus incarne un boucher anthropophage dans le premier long-métrage du tandem Jeunet-Caro. Interview et rêverie d'un comédien rare et généreux, collectionneur de cochons.

Jean-Claude Dreyfus, à quoi rêvez-vous ?

Je suis quelqu'un qui ne rêve pas. Ou plutôt si, mais je ne m'en souviens jamais. Les seuls rêves dont je me souviens sont des rêves "éveillés", comme des hallucinations, et en tant que comédien, j'ai besoin de ces rêves éveillés pour construire mes personnages. Par exemple, il y a quelques années, je faisais un spectacle qui s'appelait "La Grande Eugène", et je devais y jouer le rôle de Sarah Bernhardt qui était une femme, mais qui jouait le rôle de l'Aiglon, donc un homme. Et moi, j'étais un homme qui jouait cette femme, qui jouait un homme... Bref, tout cela était très compliqué. Et bien, pendant des semaines, j'ai erré comme un somnambule, me baladant jusqu'à trois-quatre heures du matin, en étant complètement ailleurs, dans un autre monde. En fait je ne

crois pas toujours essayer de me rapprocher du personnage que l'on me demande de jouer. J'essaie de me rapprocher de moi-même par la vision que j'ai du personnage, et de moi-même quand le personnage me regarde. Cela demande un certain moment "d'égarement", et il n'y a que par ce type d'égarement, de rêve éveillé que ceci est possible.

Parfois, sur scène, je ne comprends pas toujours ce que je fais. Je me transforme, comme dans un rêve ou un cauchemar. Je n'arrive pas à l'expliquer mais il y a véritablement une part d'inconscience.

Et entre deux tournages, à quoi occupez-vous votre temps libre ?

A rien. Je suis très heureux quand je ne travaille pas. Par exemple, dès que je suis dans ma loge, je deviens un légume. Pendant le temps où je me maquille, je regarde des feuilletons d'une merde totale, c'est carrément l'horreur, mais c'est bien ! Ça me crée le vide le plus complet et j'en ai besoin à certains moments. Je suis très heureux d'être un légume, car parfois, je me demande à quoi sert tout ça ? C'est vrai, je ne suis rien, je n'ai rien à raconter, je n'écris pas. Je serai un vrai créateur si j'écrivais des pièces, des romans, des chansons, mais j'en suis incapable.

Vous avez l'interprétation...

Oui, c'est vrai. Le peu de création que nous avons, c'est l'interprétation. C'est énorme et complètement nécessaire, mais est-ce le plus important ?

Cela permet de rêver !

C'est vrai, et à ce propos, je me suis trouvé une définition du rêve, une image. Dans le mot "rêve", si on met une apostrophe, il y a le mot "Eve". Le rêve, c'est Eve, c'est le mot "Femme", c'est le mot "Amour". Les mots racontent bien ce qu'ils sont.

Et cauchemar... ?

C'est identique. Cauchemar... Comment a-t-on pu inventer un mot pareil ? Cauchemar, le mot lui-même ressemble à un cauchemar !

Jean-Claude Dreyfus, si vous ne deviez avoir qu'un rêve ?

Si je ne devais en avoir qu'un, ce serait d'essayer de ne pas bouger, de continuer à avoir le même type de caractère quoiqu'il arrive, de garder un minimum de fraîcheur et, à la limite, d'infantilisme. Continuer de travailler aussi, ça c'est un autre rêve. Vous savez, quand j'ai dit un jour à quelqu'un comme vous, que je ne me souvenais pas de mes rêves, il m'a demandé si je faisais pipi dans la baignoire. J'ai répondu que oui - tout le monde fait pipi dans sa baignoire, même si les toilettes sont à côté, c'est tellement plus excitant - et il m'a dit que cela ne l'étonnait pas, car mes rêves devaient, comme le reste, s'en aller dans la tuyauterie avant mon réveil. C'est une explication. Pourquoi pas ?

Propos recueillis par
HERVÉ ÉPARVIER



E. CARO

VOUS ÊTES-VOUS
JAMAIS DEMANDÉ
OÙ SE TROUVAIT LA
FRONTIÈRE ENTRE
LE RÊVE ET
LA RÉALITÉ ?

LE RÊVE N'EST-IL PAS
UNE RÉALITÉ, ET LA
RÉALITÉ UN RÊVE ?
ALORS
QUI POURRAIT ME
DIRE ?

À BIEN
RÉFLECHIR, UNE SEULE
RÉPONSE POSSIBLE... VIVRE
SIMULTANÉMENT LES
DEUX ÉTATS, SI
DUALITÉ IL Y A !

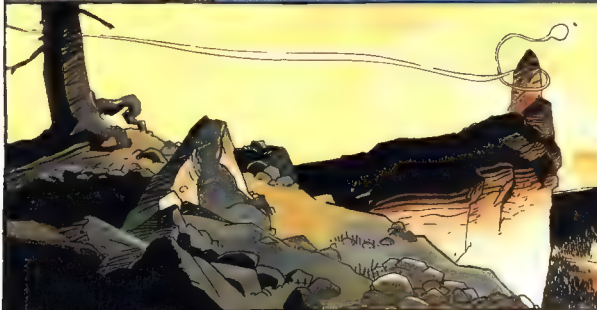
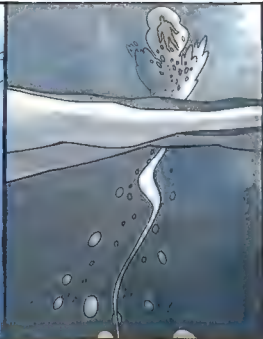
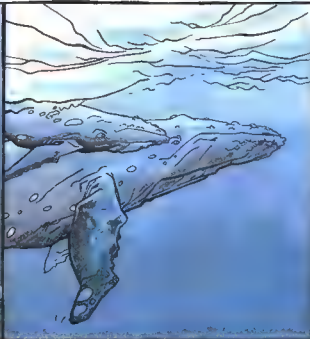
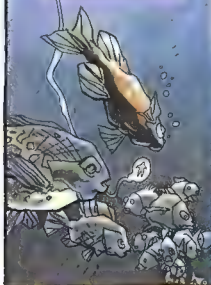
ALORS
SANS ATTENDRE QUE
JE SOIS AU FOND DE
MES PLOPS,
ILS ME PRIRENT À
BOUT DE BRAS.



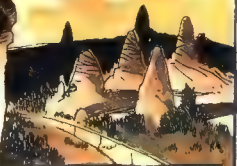
ET J'AI PRIS L'AIR,
SANS EN AVOIR L'AIR,
JE PLONGEAI
AVEC DÉLICES DANS
DES NUAGES
TOUT LISSÉS.



J'ÉTRAVERSAIS LES FLOTS
COMME D'AUTRES JOUENT AUX
DOMINOS.



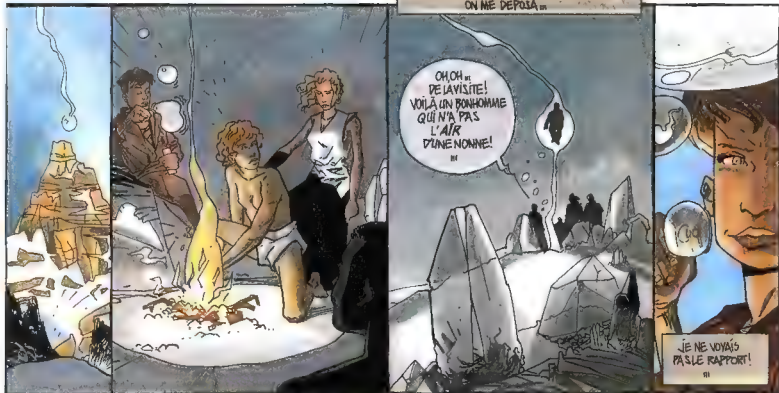
ET LE BOUT DU MONDE
ÉTAIT AU BOUT DE MES DOIGTS,
UN MOUVEMENT,
ET IL SE MODIFIAIT SOUS
LE VENT.



AVANT DE
M'ENFLAMMER
SOUS LES REGARDS
D'UNE BELLE.



ET AU SOMMET D'UNE MONTAGNE, LA-BAS
ON ME DÉPOSA.



OH OH !!
DE LA VISITE!
VOILÀ UN BON HOMME
QU'IL N'A PAS
L'AIR
D'UNE NOUVE.

JE NE VOYAI PAS LE RAPPORT!

OUI !!
MAIS UN PETIT AIR
DE
POMME DE
TERRE.

OUI
UN PETIT AIR DE
L'EAU - DELÀ
FONTAINE!

OU ENCORE
UN AIR
DE FÊLE MON
TONTON
DU DÉSERT.

3
À MON TOUR
DE ME PRÉSENTER.
QUATRE PÂRES D'YEUX
AMUSÉS
M'OBSERVAIENT.
ILS M'ENTENDIRENT
LEUR DIRE.

VOILÀ QUATRE
PÈRES DIEUX QUI
RESSEMBLAIENT FORT
BIEN À
DES
PETITS BOUTS
D'HOMME!

3
QUEL CHARABIA !! MAIS À BIEN
Y RÉFLÉCHIR, C'EST SÛR, LES
PRÉSENTATIONS ÉTAIENT FAITES!
SANS LES PETITS CARBONS, NOTRE
TERRE SERAIT BIEN BLEUETTE.

3
IL A TOUT COMPRIS !!
IL EST TOUCHANT
CE GARÇON CHARMANT

3



ÉTAIT-IL UNE QUESTION...
UNE UNIQUE QUESTION ?...
ÉTAIT-IL UNE RÉPONSE...
UNE UNIQUE RÉPONSE ?...

UN VERTIGE ME PRIT
III

PUISQUE TU AS PEINÉ
QUI NOUS SOMMES, TU AS LE
DROIT DE NOUS POSER UNE
QUESTION... UNE SEULE !...
ET C'EST PROMIS
NOUS Y RÉPONDONS.

VOILÀ BIEN
L'ÉPREUVE LA PLUS
DURE DE MON
EXISTENCE !

APRÈS
10 000 ANS
JE LEUR PIS...

DITES-MOI
...
ÊTES-VOUS
HEUREUX ?

OUI...

... NOUS...

... TE...

... MERCI !

HOME SWEET HOME.

POURQUOI DANS LES RÊVES,
LES SENSATIONS DE BIEN-ÊTRE
SONT-ELLES PLUS FORTES QUE DANS
LA RÉALITÉ ?...

MAIS
ÉTAIT-CE UN
RÊVE ?

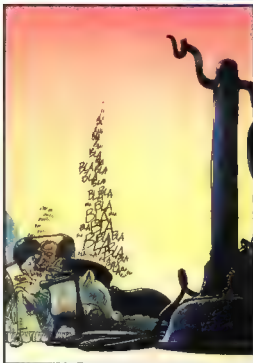
LE BUREAU DES SONGES

Fondé par les surréalistes et tombé en désuétude, le Bureau des Rêves a été - un temps - revitalisé par Christian Charrière. Récit.

Nul doute que Christian Charrière soit de cette toffe dont on fait les rêveurs. Mais il y a rêveur et rêveur : Charrière est de ceux qui cherchent la clé des songes... Longtemps chroniqueur au *Quotidien de Paris*, aujourd'hui critique au *Figaro littéraire*, ce colosse dont la biographie ressemble à celle de Jack London (barman à Tokyo, marchand de journaux la criée, conseiller d'un prince, professeur à Laponie, correspondant de guerre...) écrit ses livres habités par les images nocturnes. *Le faire d'Ame*, dernier en date consiste en une oignante confession au fil de laquelle il retrace sa saison en enfer éclairée par les nombreux enseignements dispensés au gré des rêves. La inquantaine paisible, c'est en un langage châtié et d'une voix de conteur que l'ex interprète en chef du Bureau des Rêves évoque son parcours onirique. Fondé par les surréalistes puis tombé en désuétude, le Bureau des Rêves fut revitalisé vers la fin des années soixante-dix par Charrière et Hélène Renard avec l'heure intention de sonder les rêves français. Un long article paru dans le *Figaro magazine* sur ayant valu près d'un milliers de lettres, es deux complices y virent le signe évident d'un réel besoin.

Comment fonctionnait cette Administration du songe ?

Au début, il ne s'agissait pas d'un service gratuit. L'utilisateur devait pour ainsi dire payer sa evedance au Bureau des Rêves... Nous procédions de la manière suivante : le rêveur désireux de recourir à nos lumières couchait son onge sur le papier et nous le faisait parvenir. Vous lui envoyions alors une interprétation écrite en échange d'une modique somme. Mais le denier du rêve s'est avéré impraticable.



Pourquoi cela ?

Rédiger d'authentiques interprétations nous prenait un temps considérable. J'y consacrais pour ma part, autant de labeur qu'à un article sans pour autant pouvoir en être réellement rétribué et gagner ainsi mon pain quotidien. Car l'homme ne vit pas seulement de rêves... Nous avons donc opté pour la gratuité et l'interprétation par téléphone, aussi efficace mais pour nous moins laborieuse.

Tout de même, les appels ne se faisaient-ils pas dévorants ?

Si, parfois... J'étais à l'époque salarié d'un quotidien pour lequel je devais écrire un article par jour. La rédaction du dit papier ne me prenait guère plus de deux heures et je me trouvais ensuite disponible pour ce travail d'écoute bénévole qui me paraissait essentiel et m'était source de richesses intérieures. Je me sentais pour ainsi dire mandaté. J'arrivais le matin vers dix heures dans le petit studio abri-

tant le Bureau, situé dans le quartier du Sentier. Je faisais mes heures, en fonctionnaire zélé de l'onirique Administration.

T'arrivait-il de faire grève ?

Oh ! Lorsque j'étais las, je décrochais mon téléphone. Il faut dire que suite à quelques émissions radiophoniques au cours desquelles j'avais donné le numéro, le Bureau était assailli d'appels, tant la perspective de voir leurs songes interprétés excitait les gens.

Y avait-il un profil de l'utilisateur du Bureau ?

Oui, nous avions surtout à faire à des correspondantes ! Des hommes avaient parfois recours à nos services mais c'était avant tout et surtout à la détresse féminine que je devais faire face. Car, il faut le dire, nombre de femmes d'une trentaine d'années me confiaient leurs rêves inquiétants.

Ces personnes déviaient-elles de l'exposé de leurs rêves à une forme de confession ?

Oui. Elles étaient surprises de constater à quel point l'analyse de leurs songes m'en disait long sur leur existence. C'est ainsi qu'il y eut des moments très intenses, des contacts d'âme à âme... Le Bureau devenait alors une sorte de service public apportant un réconfort à des personnes en crise. Bien sûr, certaines personnes demandaient à être prises en charge, cherchaient un papa apte à décider à leur place, tendance que je n'encourageais nullement, moi dont le seul but était de les aider, le plus honnêtement possible, à comprendre les messages dispensés pendant la nuit. Mais il y eut de réels moments de communion et de véritables rencontres par le biais du téléphone qui est un fil magique, un instrument propre à relier pourvu qu'on en use dans un certain esprit.



Pourquoi as-tu, au bout de quelques années, mis un terme à cette expérience ?

Il fallait que j'écrive mes livres... Par ailleurs, certaines choses avaient fini par m'être pénibles : d'une part, j'étais confronté à une invasion de psychanalysés. Des personnes dont le psychanalyste n'interprétait pas les rêves s'en remettaient à moi pour remplir ce rôle. Or, il m'était très difficile de leur transmettre quoi que ce soit d'essentiel tant elles étaient empiétrées dans leurs concepts et leur vocabulaire pesant ! Ces appels remuaient toute une matière psychique gluante, à tel point qu'il m'arrivait d'en avoir mal à la tête, de m'en trouver accablé. Je ne voulais pas devenir un

psychanalyste-bis... D'autre part, des Martiniquaises et des Guadeloupéennes me prenant pour une sorte de chaman, ne cessaient de m'entretenir de leurs problèmes d'envoûtements, de leurs histoires de zombies... Tout cela était un peu malsain. J'ai interprété cette submersion des sorciers comme un signe. Il était temps d'arrêter.

Le Bureau des Rêves demeure-t-il dans ton souvenir comme une expérience positive ?

Tout à fait. J'ai le sentiment d'avoir fait œuvre de santé publique tant il est vrai que l'origine de tous les maux, physiques et subtils, c'est le manque de contact entre l'homme et son incon-

nu. Plus l'inconnu est grand, plus l'homme a de la peine, plus la maladie trouve un terrain favorable. La cause de tout mal est l'ignorance de soi, tandis que la santé n'est autre que la connaissance.

Si le "Bureau" est aujourd'hui fermé, son ex animateur n'en continue pas moins à animer des stages et à se tenir à l'écoute de ses propres songes au fil desquels il dit entendre la parole du guide intérieur.

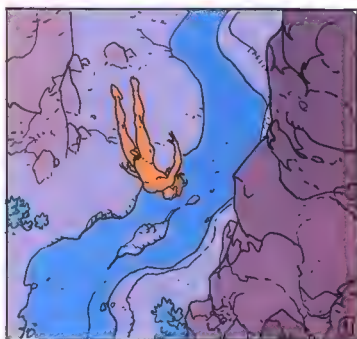
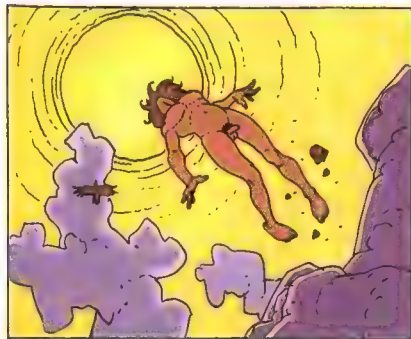
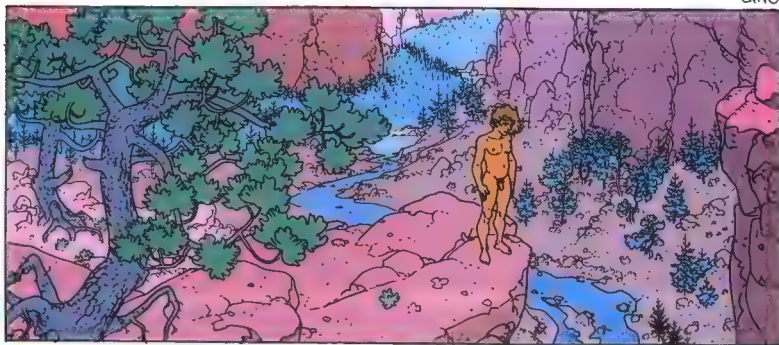
BILLES FARCY

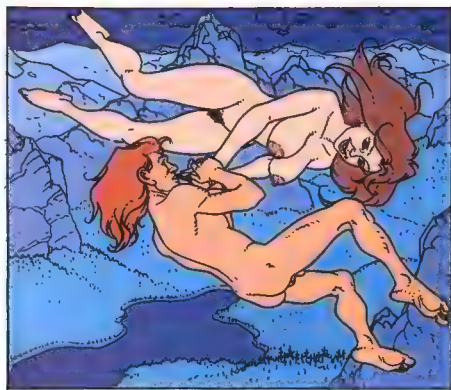
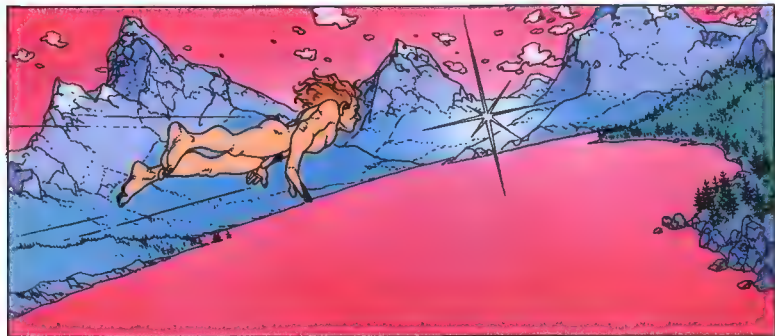
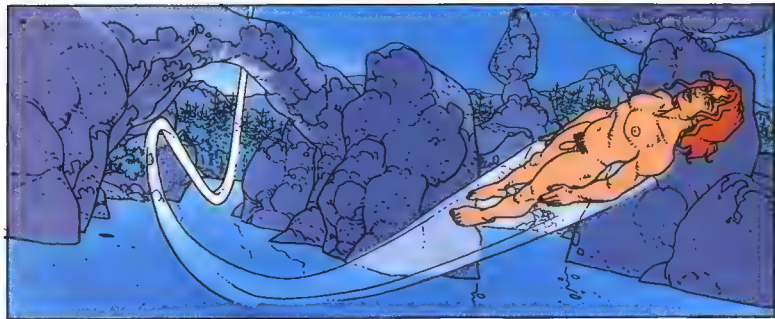
Christian Charrière a publié *Le Maître d'Ame* aux Éditions Albin Michel.

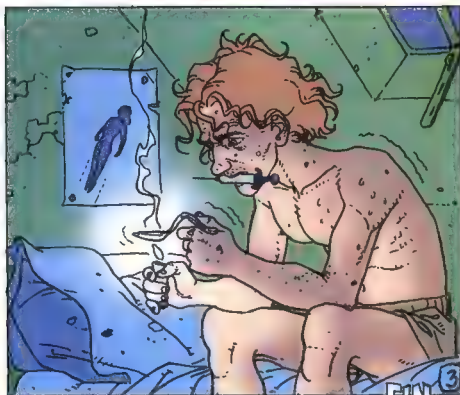
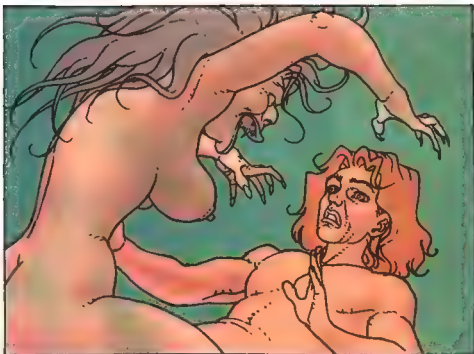


PARADIS D'ENFER

arno.









BRÈVES DE RÊVES

DANY BERGA

53 ans, secrétaire médicale

Je discutais avec mes parents et nous avions quelques différends : ils n'étaient pas d'accord sur la façon dont j'éduquais mes enfants et me reprochaient mon divorce. J'ai eu l'impression que cette discussion durait des heures. Parvenue à la fin de ce rêve, je me suis réveillée et là, j'ai vu à mes pieds la tête de ma mère posée sur mon lit ; elle me regardait fixement et me disait : "Tu n'es qu'une pauvre âme !"

J'ai aussitôt bondi hors du lit, j'ai allumé et, bien entendu, il n'y avait personne.

Pourtant, je l'avais bien vue.

Je vous assure qu'elle était là, je l'avais vue.

Cet événement me hante depuis des années.

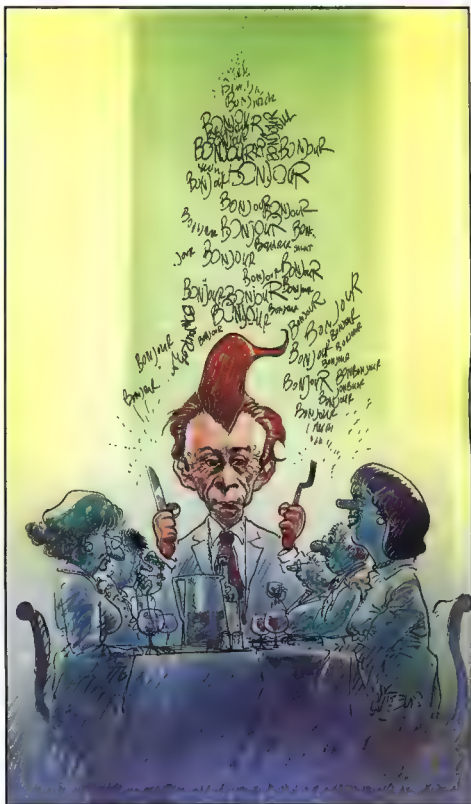
ROLAND TOPOR

53 ans, dessinateur, écrivain

Je reviens du cinéma où j'ai vu un film de Wajda qui m'a laissé une impression de malaise. C'est la fin de l'après-midi, il a plu et les rues sont mouillées. Je marche sur la chaussée et glisse souvent car elle est d'une saleté repoussante. J'avance parmi les excréments et les vers qui grouillent. Un vendeur de journaux – crado comme le reste – qui ressemble à Jean-Edern Hallier, m'engage à lui acheter un numéro de *L'Idiot International*.

"C'est la seule façon de ne pas se salir la semelle ! m'explique-t-il avec un sourire ignoble. On met une page devant soi et Youp on pose le pied dessus ! et puis une autre, et Youp ! Youp ! on avance l'autre." L'idée me paraît bonne. Je suis son conseil mais m'aperçois qu'il m'a menti car les pages du journal collent aux semelles. J'essaie de m'en défaire, mais les pages grouillent de vers, et les photos et les dessins imprimés deviennent des insectes et des étrons qui ressemblent soit à Castro, soit à Saddam Hussein.

Et puis il y a la tête de Jean-Edern Hallier, lui-même, coupée, avec une bite enfourmée dans la gorge, qui jaillit sous mes pieds. Ses paroles – déformées parce qu'il a la bouche pleine – entrecoupées de petits gloussements, sont difficilement compréhensibles. Finalement, avec beaucoup d'attention, je finis par entendre distinctement ses mots : "J'aime l'infamie parce qu'elle me réconcilie avec la place des Vosges !" Horrifié, je lui donne un grand coup de tatane dans la figure qui explose, dégageant une terrible puanteur. Arrabal et Gébé me disent qu'ils préfèrent faire semblant de ne pas me connaître.



MIREILLE HAGEGE

41 ans, bibliothécaire

Cela fait trois mois qu'il occupe mes rêves et je ne sais pas pourquoi.

Toujours est-il que quoi que je rêve, il est là, c'est toujours lui.

Parfois, cela m'énerve, surtout que souvent il s'impose dans trois rêves de suite.

Il est envahissant.

Lui, c'est Michel Rocard.

Je rêve de ma famille et il est là, assis tranquillement à table.

Il est toujours là.

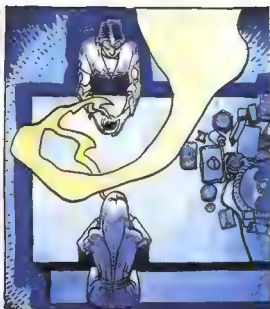
Il ne fait rien, il est là.

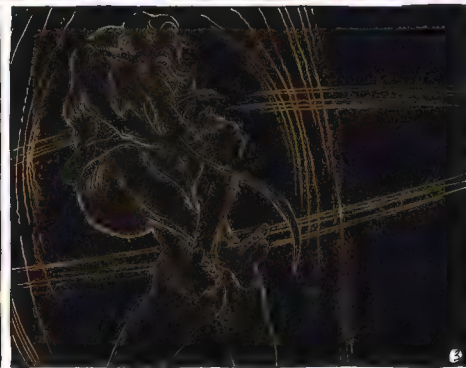
Pourquoi lui, pourquoi Michel Rocard ?

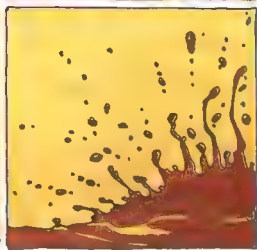
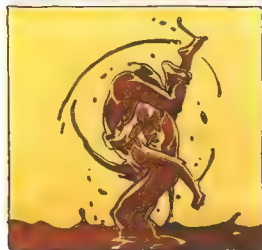
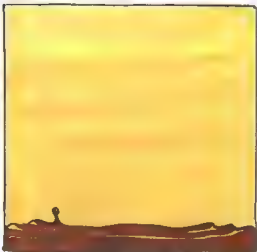
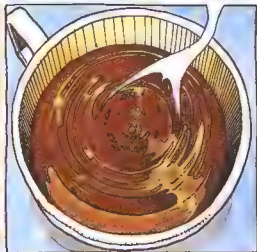
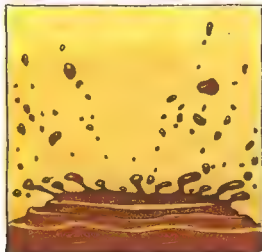
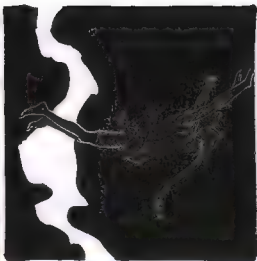
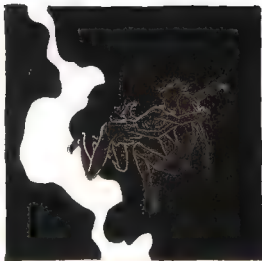
Je ne sais pas. Je ne trouve pas ça très normal.

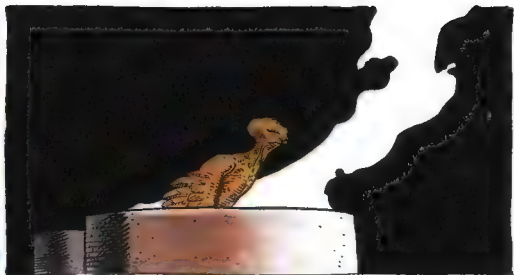
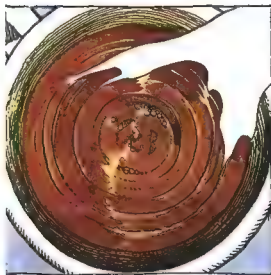
Pourtant, vraiment, je ne pense jamais à lui.



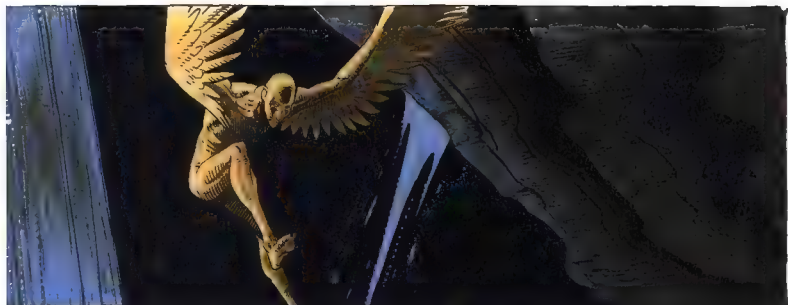














VISIONS INDIENNES

responsable du centre culturel de la réserve sioux, Robert Labatte parle en toute connaissance de cause du rêve dans les tribus amérindiennes.

Nombre de tribus amérindiennes sont historiquement liées aux rêves et visions de leurs membres présents ou passés. Pour ma part, j'ai grandi dans la société du rêve des indiens de la laine, et je suis un Sioux Lakota-Dakota vivant dans le Dakota du Sud.

La plus historique des séries de rêves nous vient de l'"Hambloch", que l'on pourrait traduire littéralement par "les pleurs et les prières" pour obtenir un rêve ou une vision du Grand esprit, de Dieu.

L'histoire raconte brièvement qu'une tribu lakota – les Sans Arcs ou les Peace People (les Esques Pacifiques) – étaient en quête de nourriture quand deux de leurs chasseurs se ouvèrent face à une magnifique femme portant des nouvelles du futur. Elle leur fit un don d'un cadeau du Grand Esprit, une pipe créée, qu'ils durent désormais utiliser au cours de certaines cérémonies pour ainsi permettre au peuple de survivre. L'une des cérémonies est basée sur les rêves et visions, et par conséquent, sur interprétations. Aujourd'hui encore, les indiens croient sincèrement en ces rêves qui leur donnent non seulement la direction de leur propre vie, mais aussi de la survie de la nation

toute entière. Voici un exemple de la nature prophétique du rêve : L'an passé, je rendais visite à une femme indienne d'âge moyen. Nous discutâmes des issues possibles pour notre chère grand-mère la Terre, et de la manière dont les hommes la détruisent à cause de leur cupidité pour les produits pétroliers. A ce moment, elle me fit part d'un rêve dont elle avait fait l'expérience quelques années auparavant. Elle priait sur une colline pour implorer l'aide du Grand Esprit, quand, soudainement, deux très vieux Indiens la soulevèrent dans l'air et lui firent faire le tour du monde. Ces hommes avaient quelque chose de très important à lui montrer. Ils plongèrent tous trois dans l'Océan, et elle fut amenée à l'intérieur de larges cavernes. Sur le chemin, elle croisa de grands et merveilleux bancs de poissons qu'elle n'avait jamais vus auparavant. Quand ils arrivèrent à leur destination finale, une très vieille et très grande tortue blanche apparut devant elle. La tortue lui dit qu'elle était la gardienne des animaux de la mer, et elle lui fit part de sa désolation quant à la disparition massive des membres des nations de la mer; poissons et créatures marines mouraient parce que les hommes de la terre déver-

saient de grandes quantités de produits chimiques et autres déchets toxiques dans la mer. Elle lui montra une vision du futur où beaucoup de pétrole était déversé dans la mer, tuant une quantité catastrophique d'animaux marins, ces animaux qu'elle chérissait tellement.

La tortue lui dit : "Tu es de la nation des Peaux-Rouges, et ils ont besoin de tes prières aux nombreux pouvoirs". La tortue savait qu'il existait des humains aux pouvoirs spirituels, comme elle, qui pouvaient aider les nations sous la mer.

La tortue implora donc son aide. La femme lui fit part de sa grande peine pour les nations de sous la mer, et dit qu'elle l'aiderait si elle le pouvait, puis elle se mit à pleurer. Tandis qu'elle levait la tête, elle vit arriver une superbe bande de marsouins venus pour chanter. Leur chant terminé, eux aussi commencèrent à pleurer sur leur sort, en un gémissement mélancolique. La femme embrassa la tortue et les marsouins, et fut reconduite sur la colline d'où elle venait. Inutile d'insister aujourd'hui sur la réalité prophétique de ce rêve, nous savons que de nombreux déversements d'huile sont effectués dans les océans. Les déversements dans le Grand Alaska et, plus récemment, dans la zone de combat du Koweït sont notoirement.

Bien que la constitution des Etats-Unis est basée sur la liberté de religion, les tribus amérindiennes se sont vu interdire l'enseignement de la leur pendant presque cent ans. Par conséquent, aujourd'hui, beaucoup d'Indiens retracent l'histoire de leurs ancêtres et de leur religion et reprennent leur rôle de gardien de la terre, en rassemblant leurs forces à travers la prière. Eux aussi, ils suivent la nature intuitive de leurs rêves pour la survie, la "way of life". En cet âge du monde, il est très important de tenir compte de nos rêves, car ils peuvent contenir d'importantes prédictions et signes quant aux possibilités de sauver notre planète et toutes les créatures qui y vivent.

ROBERT LABATTE

A écouter, Oyate, Tony Hymas. Editions Nato.





J'ÉTAIS COUCHÉ
SUR MA BRANCHE,
ENDORMI PAR TROP
DE BRUIT
VENANT DU PASSÉ.
MES POUPIÈRES
BOUSQUÈS, CIMENTÉES,
MES YEUX CRÈVÉS
EN VANT DEDANS...

J'ÉTAIS ENDORMI,
CACHÉ À L'INTÉRIEUR
DE MON CORPS,
LA FACE RECOURBÉE
D'UN MASQUE
GROTESQUE,
CALQUANT MES TRAITS.
LE REGARD COURBE,
LA VIE INTÈRE,
LA PEAU RETOURNÉE...



... ELUX ÉTAIENT TROIS,
AUXQUELS S'ADJOIGNIT
QUELQUE TEMPS PLUS
TARD, UN
QUATRIÈME
QUE JE CONNAIS-
SAIS ET QUI ME
CONNAISSAIT...



... LES MAÎTRES
PÊCHEURS VENUS
DU FOND DES
ÂGES CHANTAIENT
UN CHANT
ÉTRANGE DANS
UNE LANGUE
QUI M'ÉTAIT
INCONNUE...

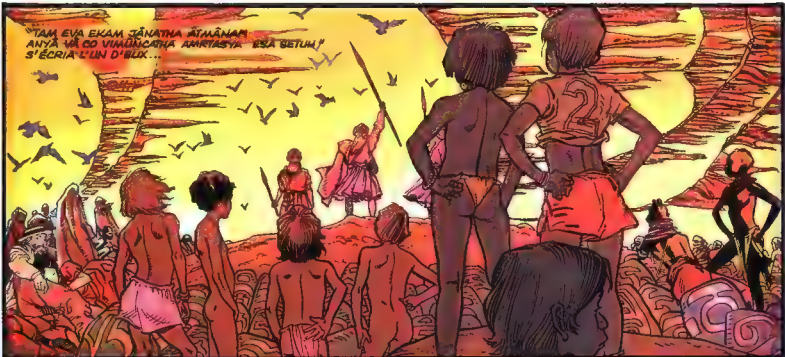


... LES UNS
VONT,
LES AUTRES
VIENNENT,
EUX SEULS
AVAIENT
UN BUT...



... ILS ALLAIENT
PARTOUT ET
PARTOUT
LE CENTRE
SE DÉPLAÇAIT
AVEC EUX...

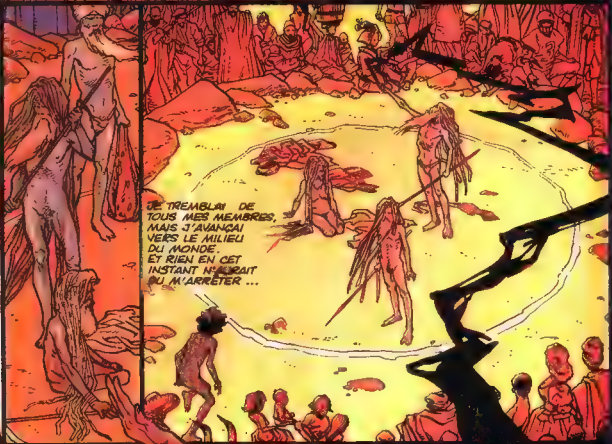
... ET TOUJOURS
ILS CHANTAIENT
CE CHANT
PROFOND
ENRACINÉ DANS
LES ÉTOILES



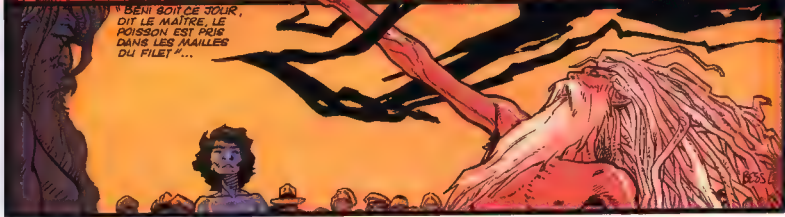
"TAM EVA EKAM JANATMA JIHAMANAM
ANYA VA CO VIMANCATHA AMRTASTA" ESA BETUM,
S'ÉCRIA L'UN D'ILUX...



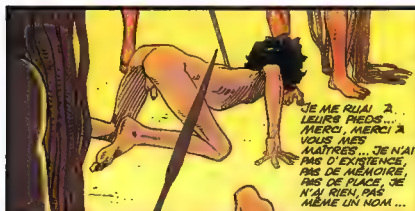
IL DIT AÜSSI : "CHOISIS
QUI TU VEUX ÊTRE... UN
CHIEN OU UN SAINT, UN
SINGE ÉGARÉ OU UN
QUERRIER"...



LE TREMBLAI DE
TOUS MES MEMBRES,
MAIS J'AVANÇAI
VERS LE MILIEU
DU MONDE.
ET RIEN EN CET
INSTANT N'ARRÊTER
PU M'ARRÊTER...



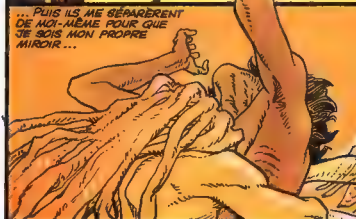
"BENI SOIT CE JOUR,
DIT LE MAÎTRE, LE
POISSON EST PRIS
DANS LES MAILLES
DU FILET"...



JE ME RUAÏ 2.
LEURS PIEDS...
MERCI, MERCI À
VOUS MES
MAÎTRES... JE N'AI
PAS D'EXISTENCE,
PAS DE MÉMOIRE,
PAS DE PLACE, JE
N'AI RIEN, PAS
MÊME UN NOM...



...JE NE COMPRENDS PAS BIEN LA
SUITE, ILS ME PARLERENT D'UNE
GOUTTE D'EAU ET AUSSI DE
L'Océan...



... PUIS ILS ME SÉPARÈRENT
DE MOI-MÊME POUR QUE
JE SOIS MON PROPRE
MIROIR...

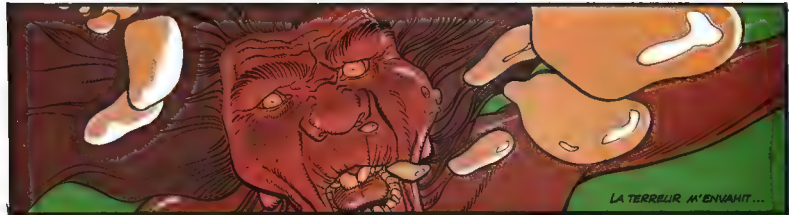


CE FUT ALORS MIDI...

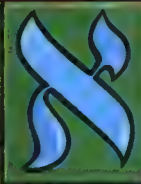
...L'HEURE DE MA
PREMIÈRE MORT...



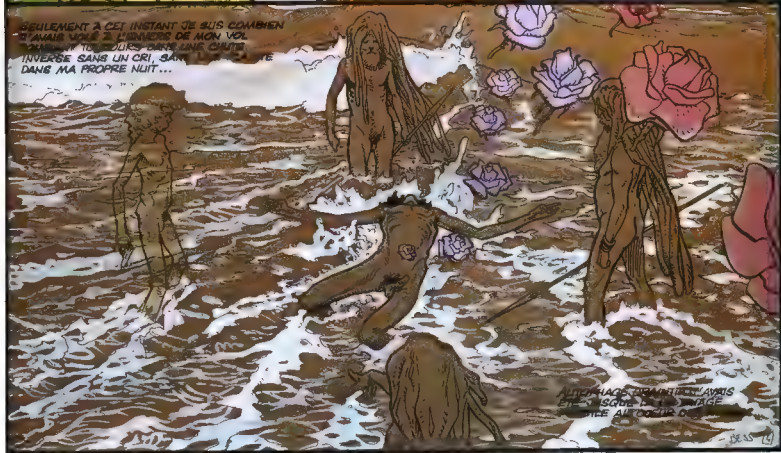
...ET LES QUATRE
FURENT RELIÉS...



LA TERREUR M'ENVAHIT...

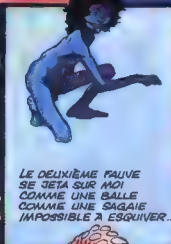
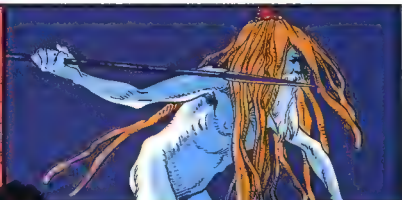
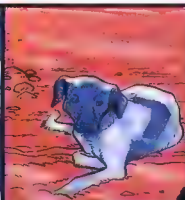


...LORSQUE LE PREMIER
JETA SUR MOI LE PREMIER
FALIVE...

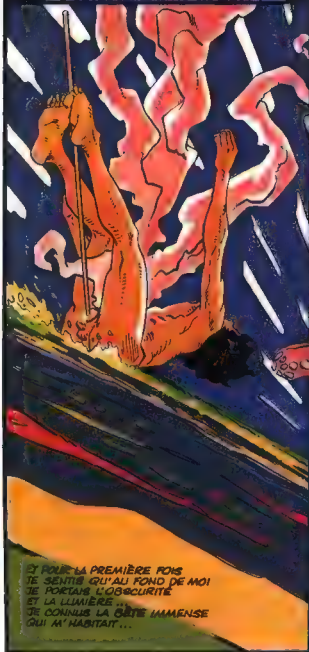


SEULEMENT A CET INSTANT JE SUS COMBIEN
J'AVAIS VOULU L'ENVERS DE MON VOL
INVERSEMENT TOUJOURS DANS UNE CRISE
INVERSE SANS UN CRI, SANS UN CRI
DANS MA PROPRE NUIT...

UN JOUR, J'AVAIS
ETE JUSQU'AU
FIN DE LA ROUTE
AUTOUR DU



LE DEUXIÈME FAUVE
SE JETA SUR MOI
COMME UNE BALLE
IMPOSSIBLE À ESQUIVER...



ET POUR LA PREMIÈRE FOIS
JE SENTIS QU'AU FOND DE MOI
JE PORTAIS L'OBSCURITÉ
ET LA LUMIÈRE.
JE CONNUS LA CÔTE IMMENSE
QUI M'HABITAIT...



LE TEMPS ÉTAIT AUSSI VENU
D'ÉCARTER UNE À UNE LES FEUILLES,
ET D'ACCÉDER AU TRONC NOUVEAU ...



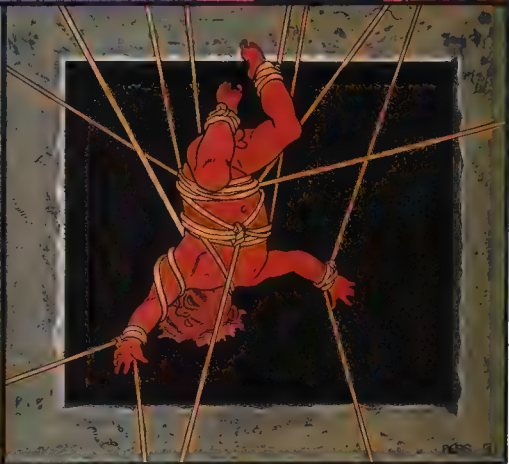
À L'ASSISE MÊME
DU DRAME ...

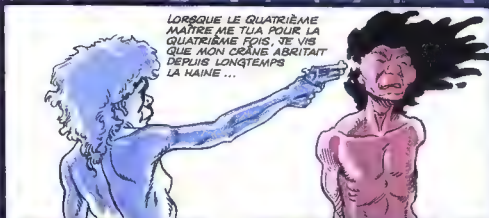


LES
MAÎTRES
ENVOI-
TANTS
SAVAIENT
COMMENT
DÉFAIRE
LES
GRANDS
MURS
QUI ENVE-
LOPPAIENT
LE SILEN-
CE ET
SANS
PITIE ME
MIRENT À MORT
UNE
TROI-
SIÈME
FOIS ...

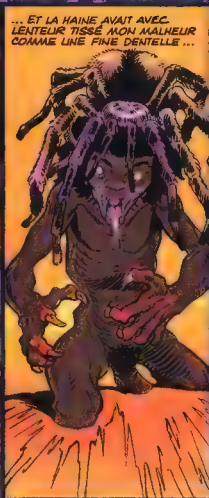
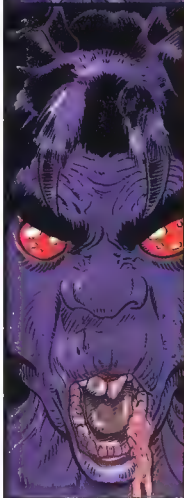


JE SENTIS ALORS
L'ENFANT SOLITAIRE
QUI HURLAIT DANS
MON CŒUR MALADE ...



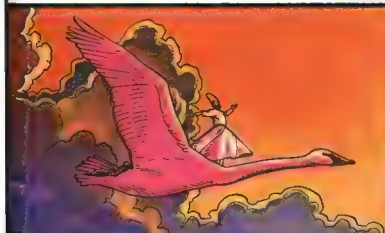
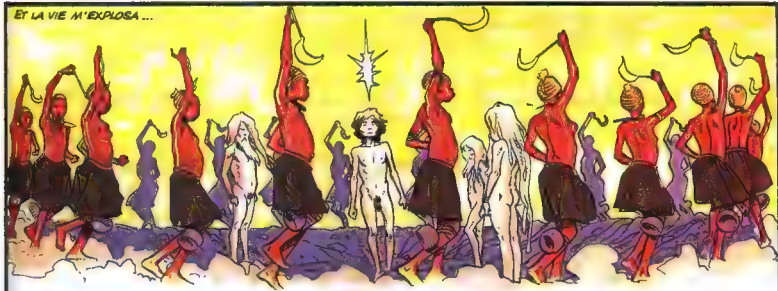


... ET LA HAINE AVAIT AVEC
LENTEUR TISSÉ MON MALHEUR
COMME UNE FINE DENTELLE ...



CAR
LA HAINE
DES FOIS
PREND
TOUTE LA
PLACE.

ET LA VIE M'EXPLOSA...



LES MAÎTRES
M'AVAIENT MONTRÉ
L'INFINI QUI SE LOGEAIT
ENTRE LES MOTS,
ENTRE LES LETTRES MÊMES,
L'ESPACE NÉGATIF
ENSERANT
LES JAMBAGES
DES SIGNES USÉS.

ILS M'AVAIENT MONTRÉ
L'INFINI QUI PRENAIT
PLACE ENTRE LES GESTES,
ENTRE LES ACTES,
ENTRE NOS DOIGTS.

ILS M'AVAIENT MONTRÉ
COMMENT PÊCHER,
COMMENT ENVOYER
DES BONDES, DES LIQUES
DE LAITON,
PRODUIRE
D'INFINIES
SECOURSSES.

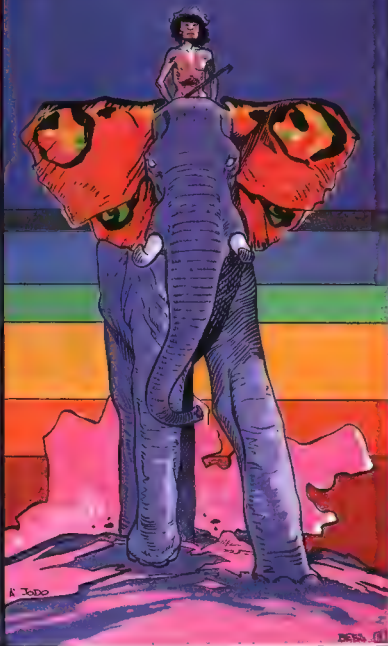
ILS M'AVAIENT MONTRÉ
COMMENT ÉCARTER
CE QUI EN MOI M'ÉTAIT
ÉTRANGER,
COMMENT SEMER
DES PIERRES
POUR QUE GERMENT
DES CITÉS.

LA DERNIÈRE
CHOSE
QU'ILS ME
DIRENT, C'ÉTAIT:
« LE CHEMIN
C'EST LA
PLANTE DE
TES PIEDS »...



JE CHANTE À
MON TOUR...

ET MON SOUFFLE
HALEINE DOUCE SUR
LA FACE DES CHOSES...



TU RÊVES ?

L'ethnologue Jacques Dournes a vécu vingt-cinq ans parmi les tribus des Hauts Plateaux du Vietnam. La nuit il rêve en dialecte jôrai.



ng röpöi, se traduit littéralement par "tu rêves", expres-

sion interrogative ou exclamative dans la langue des Jôrai selon l'intonation donnée, avec les mêmes connotations qu'en français (les traducteurs n'ont pas souvent une telle chance) – tu fantasmes, tu décolles, tu débloques, ou "quelle imagination". Dans la péninsule indochinoise, entre Cambodge et Vietnam, des populations autochtones occupent les Hauts Plateaux ; parmi elles les Jôrai constituent le groupe le plus important (environ 200 000) et le plus structuré, célèbres pour les produits de leur tissage et surtout leur littérature orale (c'est un peuple sans écriture) d'une poésie de haute qualité et d'une imagination à couper le souffle.

Pour les Jôrai le rêve est conçu comme un départ, un voyage, une sortie vers un ailleurs. Cet autre monde du rêve est également celui du mythe ; le conte mythique n'est guère différent d'un récit de rêve. J'ai vécu assez longtemps chez eux pour rêver en jôrai : quand je rêve je parle, le plus souvent en jôrai ; des Jôrai m'ont entendu lorsque je dormais dans leurs cases et, sans tout comprendre, ont reconnu que je parlais leur langue. Le fait d'une telle connaissance-connivence en profondeur m'autorise à traduire de leurs mythes-rêves, qui sont devenus les miens.

Mes rêves et les leurs m'ont entraîné dans une aventure où je ne sais plus très bien ce qui revient à chacun. Il y a des personnes qui prétendent ne pas rêver comme il y en a (peut-être souvent les mêmes) qui déclarent n'avoir pas de mémoire. La mémoire, cela s'entretient ; le rêve, on peut s'en souvenir. Le rêve est révélateur de ce que nous nous cachons à nous-mêmes, ou d'immenses potentiels cachés que nous ignorons ou redoutons. Les Jôrai racontent leurs rêves, le matin au réveil, pour s'en débarrasser ; ils les racontent à un ami ou, si le rêve semble de mauvaise augure, à leur merde. Le rêve, flash sur notre univers intime, peut être gênant.

Le rêve est un travail de la mémoire, y compris celle qui ne vient pas en surface quand nous essayons de nous rappeler. Cette mémoire profonde associe follement, comme dans le cas du récit mythique, qui fonctionne par amalgames et transformations, l'esprit de suite logique de la



mémoire onirique – enchaîne des images, plus que des sons, plus fortement et instantanément que la littérature orale, habituellement contée de nuit, à l'heure du rêve.

Celui qui n'a pas peur d'être lucide sur lui-même et surtout celui qui cherche une source inépuisable d'inspiration peut mettre au point des techniques de mémorisation, propres à chacun, et même des moyens d'arrêter un rêve inintéressant ou, au contraire, de reprendre une belle histoire interrompue par un semi-réveil. Nous imaginons, comme par hallucinogène mais sans en faire l'usage, des lieux jamais vus, des personnages, des situations des langues inconnues ; sans compter le rêve dans le rêve – je rêve que je rêve – et la mémoire du rêve, un rêve faisant allusion à un élément d'un rêve précédent. Pour tout cela il faut faire attention, comme je prêtais la plus grande et tendre attention à ces jeunes femmes jôrai qui venaient me raconter leur dernier rêve.

S

**emblable à un rêve que
l'on ne peut retenir au
réveil, mon amour s'enfonça au royaume
des ombres. Lou Andreas Salomé.**

Drit (dont le nom signifie Orphelin) vit avec une mère grand, appelée Mère Brousse. Les garçons du village construisent leur maison de jeunes traditionnelle, de bois et bambou, où ils reçoivent de nuit amis et amies. Ils viennent de poser le toit de chaume, ils peuvent déjà coucher sur place. A l'aube chacun demande aux autres de quoi il a rêvé cette nuit. Drit raconte son rêve :

"J'ai rêvé que mes pieds marchaient sur l'eau que mon dos s'arc boutait sur les montagnes que mes mains caressaient les seins d'une nymphe des bois Hé Drit de rien Drit de merde fais nous la connaître Drit ne supporte plus les quolibets il rentre chez sa Mère Brousse Mes camarades se sont moqués de moi parce que je leur racontais mon rêve Quel était donc ce rêve Mes pieds marchaient sur l'eau mon dos s'arc boutait sur les montagnes mes mains caressaient les seins d'une nymphe des bois Hé Drit je veux la connaître aussi Drit tient à ce rêve et part à la recherche de ce qu'il entrevit. Il court devant lui traverse des forêts s'installe près d'un lac pour pêcher Sylvia fée forêt a décidé de se baigner là comme un grand oiseau elle se pose au bord du lac ôte ses vêtements de plumes plonge nue Drit s'empare de ce manteau duveteux le serre contre lui Mais elle a vu Drit a crié pour qu'il s'éloigne Drit ne quitte pas sa proie de plumes Sylvia sort de l'eau veut reprendre son habit nue et frissonnante elle n'a plus qu'à suivre Drit qui l'emmène jusque chez Mère Brousse Lors que Drit est parti chasser Sylvia se trouve seule avec Mère Brousse qui a retrouvé et caché le vêtement de plumes Passe un faucon dans le ciel au dessus d'elles Ha petite qui pourrait voler ainsi ? Moi mère grand si j'avais mon vêtement Mère Brousse le lui restitue Sylvia le revêt prend son vol disparaît s'élève dans le ciel Drit s'est senti mal il presse le retour Où est Sylvia ? Envolee Il ne fait pas lui rendre son habit Va donc chez le forgeron il te fera des ailes Après plusieurs essais Drit prend son vol à son tour Il vient de rêver il lui faut prendre une mouche blanche une souris blanche un fil de coton blanc Au réveil et muni de tout cela Drit s'élève vole atterrit sur une véranda Un homme l'interpelle Que viens tu faire Chercher ma femme



L'homme commande à toutes les femmes de la maisonnée d'apporter chacune un bol de riz Reconnaiss donc le bol préparé par celle que tu dis être ta femme Drit sort sa mouche qui se pose sur le bol de Sylvia L'homme l'éprouve encore les femmes sont couchées tâche de reconnaître la tienne Drit sort la souris blanche lui noue le fil de coton à la patte la laisse aller La souris s'arrête à côté de Sylvia fait place à Drit qui suivant le fil vient se coucher à côté de la fugitive retrouvée Elle sourit à Drit A l'aube il redescend sur terre croyant être accompagné de Sylvia mais il arrive seul il ne cesse cependant de rêver de sa fée forêt Drit est parti chasser avec son petit chien noir Le chien est en arrêt devant une touffe de bambou il aboie tant qu'il peut Intrigué Drit coupe une section de ce bambou et la ramène chez Mère Brousse puis on l'oublie Lors d'une absence des habitants de la chaumière une ravissante fée forêt sort de la section de bambou elle s'affaire fait le ménage tisse un pagne pour Drit et une jupe pour Mère Brousse prépare un repas de riz et poisson rentre enfin dans son tube de bambou De retour Drit et sa mère grand sont stupéfaits et un peu inquiets devant ces beaux tissages et ce repas appétissant ils remarquent sur la cendre du foyer des traces de doigts plus fins qu'aiguilles de porc épic ils baissent ces traces à se barbouiller tout le visage de cendre Drit reste à la maison pour épier bien caché sous un van il voit la beauté sans pareille sor-

tir de la section de bambou et s'affairer dans la maison Paralysé par l'émerveillement il ne peut faire un geste Le lendemain il s'enhardit dès qu'il voit la belle il l'attrape par ses cheveux longs jusqu'au mollet des bracelets brillants glissent sur son bras doré Je rêve Que veux-tu Drit Te garder Elle accepte Mais le seigneur apprend que ces pauvres gens cachent une beauté naturellement il la veut pour lui Il fait arrêter Drit et pour se débarrasser de lui l'attache à un cerf volant Quand le cerf volant a pris de la hauteur le seigneur tranche la corde Lancé dans les airs Drit finit par atterrir bien loin Il met des mois pour revenir A son retour la fille de rêve a disparu Drit s'en est allé à la pêche surpris par la pluie il se réfugie sous un abri de rizières appartenant au seigneur Là avec un bout de charbon il dessine sur une poutre la fille vue en rêve entre un bananier et un oranger Il contemple son dessin en rêvant Pour ne laisser ce rêve à personne il entreprend de l'effacer il essuie il frotte il gratte rien n'y fait Le seigneur vint à passer par là il voit le dessin admire promet sa fille à l'auteur d'une telle merveille Il fait convoquer toute la jeunesse du pays l'épreuve consiste à reproduire le dessin aucun garçon n'y parvient Avez vous bien appelé tout le monde On a laissé Drit le poilueux Allez me le chercher Les émissaires se rendent chez Mère Brousse Mais Drit ne sait rien faire et puis il n'a pas d'habit à se mettre Q'importe qu'il vienne tout nu le sei-



gneur commande. Devant le seigneur Drit refait son dessin, le seigneur tremble de désir, il exige de posséder la belle. En attendant Drit est attaché à une colonne sous la véranda du seigneur, il reçoit toutes les déjections de ceux qui se soulagent au dessus, pisse merde vomit de ceux qui ont trop bu de bière de riz. Drit croupit gémit. En songe il entend. Demande au seigneur de creuser un grand trou, un puits qui traverse la terre jusqu'à l'autre bout, de t'y faire descendre ainsi tu lui ramèneras celle qu'il désire tant.

Le puits creusé, Drit s'y fait descendre par une nacelle retenue par une corde. Quand je ferai vibrer la corde, ce sera signe qu'il faut me remonter avec la fée forêt. Drit est descendu à travers la terre, il aboutit au bord d'un lac. Une fille vient s'y baigner, c'est elle. Se croyant seule, elle fait glisser son manteau de plumes et plonge dans l'eau du lac. Drit a surveillé, il arrache une plume, la serre contre son cœur. La fille est sortie de l'eau, a repris son voile et son vol. Drit voit un homme venir vers lui. Tu es étranger, peut-être sorcier, notre princesse est malade, personne ne peut la guérir. Drit suit l'homme jusqu'à une grande demeure où le maître lui promet sa fille s'il parvient à la guérir. Drit fait sortir tout le monde, il s'approche de l'alcôve où git la belle, il lui rend la plume dérobée. Elle se soulève, lui

sourit, il la prend dans ses bras, ils éclatent de rire, les gens accourent, fête pour l'union des amoureux.

Elle est sortie se promener avec des compagnes pendant que Drit était allé travailler, elle aperçoit la nacelle dans un pré, tentée, elle s'y installe. Là haut, sur terre, les gardes du seigneur voient la corde bouger, ils tirent, remontent la nacelle. Les compagnes courent prévenir Drit. Ta femme a disparu, une corde montée, on ne sait pas, Drit se précipite à l'endroit où il avait débarqué, plus de nacelle, il se fait un cerf volant, s'y attache, tentant de remonter pour rejoindre l'aimée. Il finit par atterrir sur un rivage, il se couche sous un figuier. Il entend en songe. Demain matin des sangliers viendront manger les figues tombées. L'un d'eux porte un talisman, il faut te le procurer pour obtenir ce que tu veux.

Drit a chassé les sangliers, récupéré le talisman, il marche sur les flots, atteint un village, explique comment il est arrivé. En échange de son talisman, on lui donne le sabre qui frappe tout seul. Drit veut aller plus loin, rien que des eaux, comment passer. Drit réexpédie le sabre pour reprendre son talisman. Le sabre enchanté revient avec le talisman. De lieu en lieu, Drit toujours en possession de son talisman, obtient une massue qui cogne toute seule, une arbalète qui tire toute seule, la poudre de piment qui

saute aux yeux des ennemis. Ainsi paré, Drit finit par rentrer dans son pays où il apprend que sa belle fée est retenue prisonnière par le seigneur. Drit s'y rend, c'est grande fête, tout le monde est pris de boisson. Drit en profite pour fuire, chercher sa belle, il la trouve dans un réduit, roulée dans une couverture de la nourriture, à côté d'elle. Drit commence par se sustenter, emporte la jeune fille inerte, chez lui, dépose enfin la bien aimée.

A peine dessoufflé, le seigneur veut entreprendre une fois de plus de séduire l'inaccessible, elle n'est plus là. Où est-elle, un enfant a vu le minable Drit l'emporter sur son dos. Le seigneur bat le rappel de ses gens pour aller faire la guerre à Drit. Sabres et boucliers, lances et arbalètes, tout est réuni pour assiéger la pauvre mesure de Drit. Le seigneur ferme la marche. La troupe du seigneur s'approche avec vacarme, les armes de Drit ne tiennent plus en place. Drit les calme. Attendez qu'ils soient tout près. A l'ordre, Allez-y, les armes sortent en tempête, se ruent sur les assiégeants, le sabre met en pièces les premiers en rangs, la massue assomme ceux qui restent debout, l'arbalète décoche des traits sur l'arrière garde, la poudre de piment, telle une nuée de sable rouge, aveugle l'armée dérouter, dont les hommes finissent par se battre entre eux, dans ce magma on ne distingue plus têtes et culs. Drit répare les dégâts subis par la mesure...

Et la fille forêt, la fée radieuse de beauté ? Ennouie dans le jour qui revient. Mais le mythe-rêve reprendra, la nuit prochaine...

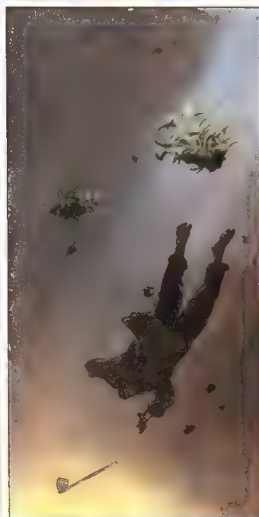
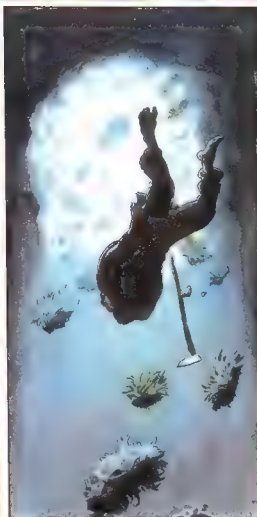
Un ethnologue trouvera quelque chose qu'il appelle "rite d'initiation", un structuraliste jouira du haut et du bas (cerf-volant ou nacelle) toujours en dichotomie et oubliant le milieu (et quel milieu !), un psymachin verra du sexe partout et des symboles dans tous les coins. Quel pâture pour ceux qui ne savent pas jouer du rêve dans l'ivresse de la beauté. Je m'accorde la dispense de l'interprétation, comme je m'en abstiens pour mes rêves, comme il conviendrait de faire en contemplant un tableau ou écoutant une symphonie. Il n'y a rien à expliquer ; il vaut mieux partir, dans cet ailleurs. Si tu savais, tu pourrais être poète ; tu rêves ? Qui dit "tu rêves" ? Attention au ton. S'il est exclamatif, ce peut être sec comme un jugement, claquant comme un rejet, voilé comme un mépris. S'il est interrogatif, ce pourrait être soufflé par la même voix qui dirait : où es-tu ? (car j'aimerais bien partager ton rêve) ou encore : sais-tu rêver ?

Et si c'était Drit qui m'avait raconté tout cela ? Et si c'était moi Drit (toujours à l'âge de l'adolescence, quelles que soient les circonstances et les temps) ? Mensonges, mes songes ?



JACQUES DOURNES
au pays d'ailleurs
en une année sans date









LE TROISIÈME LIEU

Supposons Freud et Lacan. Supposons que le premier psychanalyse le second. Supposons aussi que cela se passe quelque part dans le ciel, entre paradis et purgatoire. Supposons enfin que sur terre quelqu'un rêve tout cela durant la nuit du 11 mai 1991.

Q

uelque part, dans le ciel,
un étrange dialogue...

- C'est maintenant que tu rentres ?

- Faut l'temps !

Depuis le 23 septembre 1939, date de sa mort, Sigmund Freud a reconstitué au ciel son cabinet d'analyste, tel celui qu'il laissa à Londres avant que "Dieu ne le rappelle auprès de lui..." Il s'est trouvé un espace intermédiaire entre le purgatoire et le paradis et reçoit chaque matin, de 9h à 13h du temps céleste. Temps infini, écrit entre les bornes invisibles de l'éternité où il écoute les clients qu'il n'a pas eu le loisir de faire payer sur la terre. Quand la scène commence, nous sommes au sept cent millième

jour du cinquième mois de la trente troisième seconde depuis l'arrivée de son disciple français, le docteur Jacques Lacan. Précisément, celui-ci revient d'une de ses escapades habituelles entre les cercles de l'enfer et du purgatoire. Les cercles, les fils et les nœuds, il connaît ça...

En voyant Lacan monter les sept degrés du cabinet, Freud passe une main rapide sur sa mâchoire encore douloureuse et demande :

- Qu'est-ce tu as autour des pieds ?

- Hein ?

- Jacques, tu as très bien entendu !

- Ne criez pas comme ça, très cher, ce sont mes ficelles, vous l'savez.

- Encore les foutreuses de nœuds... Mais quand cesseras-tu ?

- Qui sait ?

- Et puis regarde, tu laisses partout la marque de tes pieds nus. Pourquoi t'obstines-tu encore à marcher sans chaussures ?

Sans plus rien entendre, et accroupi au bord d'une falaise, Lacan est déjà occupé à tirer et à nouer des fils de différentes couleurs. Durant ces manipulations, plus rien n'existe autour de lui... Freud observe d'un œil désolé cet obsessionnel du nœud et de la torve, qui compose sans discontinuer des figures géométriques impossibles. Et tout en poursuivant ses jeux de fils, Lacan lui dit d'une voix suppliante : "Maître, notre séance..., on l'a quand ?"

Accablé, Freud recule vers la porte en pensant : "Comment j'ai pu produire ça ?"

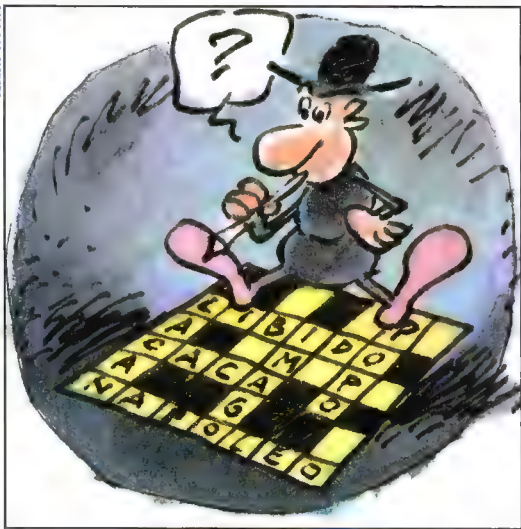
Depuis l'arrivée de Lacan au ciel, Sigmund Freud est victime d'une véritable suspicion, car il a accepté, non sans peine, de prendre en analyse infinie son disciple français. C'est, à chaque fois, le dernier patient qu'il reçoit. Et quand Freud quitte son cabinet, Lacan prend aussitôt sa place : du divan, il passe au fauteuil. Sur la terre comme au ciel, Jacques Lacan perpétue ses séances courtes et on voit défiler sous la houppie dentelée de sa salle d'attente, des hordes d'analysants qui mettent plus de temps à se caler sur le divan du Maître en second, qu'à verbaliser quelques mots. On peut apercevoir en file indienne, chacun drapé d'un délicat linge blanc en soie : Dalida, James Joyce, Charles Swann, Socrate, Jean Jaurès, Ignace de Loyola, Landru, Miller (Henry), Confucius, Henrik Ibsen, Jean XXIII, Leonid Brejnev, Al Capone, Copernic, Napoléon, Abdelaziz Ben Gourba, Baruch de Spinoza, Gainsbourg depuis peu, et bien d'autres encore qui ont refusé de voir leur noms figurer ici.

Une fois, entre chien et loup, Jacques Lacan a rejoint le cabinet de Freud pour sa séance



journalière. De ses poches, sortent des fils et des cordes savamment noués.
 A peine installé, Freud lui dit :
 – Alors Jacques..., toujours dans les nœuds ?
 Le regard de Lacan s'éclaire soudainement, puis il répond d'une voix à peine audible :
 – Je fais un rêve permanent. (Silence) De ces rêves dont on ne se libère pas facilement... Je suis sur la terre, à New York exactement, en son musée d'Art Moderne... Tous les tableaux ont été déposés et les salles, sur mes recommandations, ont été transformées en salons de tatouages... Défilent les analystes du monde entier. Tous ! Oui, tous ! Vous entendez ? Je les ai comptés avec mes enfants... Ils sont tous avec moi, désormais ! Et ils viennent se faire marquer la lettre P sur l'épaule droite. Tous ! Oui tous ! Faut d'la marque, non ?
 Jacques Lacan continue à raconter son rêve, alors que le regard de Freud semble déjà perdu derrière ses lunettes. Au bout d'un moment Freud s'endort sur ce fauteuil trop confortable. Peut-être est-il déjà occupé par un rêve étrange et pénétrant ? Qui sait ?
 La scène se passe dans le cabinet de l'analyste. Un homme frappe à la porte d'un appartement et peu après la secrétaire se présente devant l'importun :
 ANNA – Monsieur ?
 EDOUARDO – J'ai rendez-vous avec le docteur Truphène.

JUDITH – J'vous cause PAS !
 PARKER – Taisez-vous !
 JUDITH – Vous n'arrivez pas à parler, aujourd'hui ? Je le dis, MOI !
 PARKER – Taisez-vous Judith, vous êtes insupportable.
 JUDITH – (furieuse) Ne m'appellez pas ! JAMAIS !
 PARKER – Ha, Ha...
 EDOUARDO – Qu'est-ce vous prend ? (Bref silence intermédiaire, Judith ferme les yeux en étendant les jambes sous la table basse.)
 EDOUARDO – (chuchotant) Elle s'est endormie ?
 PARKER – On ne sait jamais...
 EDOUARDO – Comment ?
 PARKER – Je n'arrive jamais à savoir si elle dort vraiment quand elle ferme les yeux.
 EDOUARDO – Ah bon... (un temps) A quelle heure elle passe ?
 PARKER – "Bonne question ! Merci de me l'avoir posée". Elle passe jamais, elle est là...
 EDOUARDO – Regardez..., elle bouge...
 PARKER – Ouais..., elle bouge encore...
 EDOUARDO – On n'entend rien, d'ici... (dans un souffle) Je ne sais pas si je vais rester... Regardez !
 PARKER – Quoi ?
 EDOUARDO – Elle remue le ventre ! (il se dresse, pris de panique) Je m'en vais !
 PARKER – (très calme) Ici, personne ne vous retiendra...
 EDOUARDO – Pourquoi vous me dites ça ? (La porte de la salle d'attente s'ouvre alors brutalement.)
 ANNA – Monsieur Parker Phillon.
 PARKER – Vous voyez...
 (Parker sort. Edouardo s'effondre soudain sur le fauteuil).
 EDOUARDO – Qu'est-ce que je fais ici. Qu'est-ce que je fais ici ? Non, j'peux pas. Pendant qu'il maugrée, Edouardo n'a pas vu que Judith a ouvert les yeux.
 JUDITH – Ne bougez pas !
 EDOUARDO – Ah ! Mais vous dormiez pas ?
 JUDITH – Qui sait ?
 EDOUARDO – Vous avez votre tour.
 JUDITH – Vous croyez ?
 EDOUARDO – Je ne sais pas...
 JUDITH – Ne tremblez pas comme ça.
 EDOUARDO – Quoi ? (un temps) Ne me touchez pas !
 JUDITH – Je vois...
 EDOUARDO – Qu'est-ce que vous voyez ? Taisez-vous ! Vous ne savez même pas pourquoi je viens !
 JUDITH – Personne ne sait ! Personne ! Après, peut-être ! Et encore... (un temps) C'est ça, ne dites plus rien... Laissez-en pour après... C'est... Vous me rappelez... Non...
 (A nouveau la porte s'ouvre).
 ANNA – Monsieur Edouardo Gongryp.
 EDOUARDO – Moi ? Déjà !





Précédé de la suave Anna, Edouardo emprunte un long couloir sombre et accède au cabinet du docteur. Les jambes du pantalon relevées, le docteur prend un bain de pieds. Une odeur de parfum rare l'enveloppe pendant qu'il découvre cette scène étrange. Il reste au milieu de la pièce alors que la secrétaire a déjà fermé la porte.

VOIX DE EDOUARDO.

Qu'est-ce qu'il a à me regarder comme ça ? Il s'est même pas levé... C'est une tache de vin qu'il a sur le front ? Il me semble que je l'ai déjà vu quelque part... *A Dessinez, c'est gagné, peut-être ? Non. (un temps) Maman, qu'est-ce qui faut faire ?*

TRUPHEME – Asseyez-vous.

(silence)

VOIX DE EDOUARDO – Il n'arrête pas de me regarder. Comment fait-il pour soutenir ce regard comme...

TRUPHEME – (en appuyant sur chaque mot) Je vous écoute...

EDOUARDO – Quoi ?

(silence)

VOIX DE EDOUARDO – Il doit porter des lentilles pour fixer comme ça... Mais non... On ne porte pas des lentilles avec des lunettes.

TRUPHEME – Hmm...

EDOUARDO – Oui bien sûr... Parler... Je ne sais pas comment dire... J'arrive plus à tenir

sur... Je ne sais pas... Vous ne dites rien, vous! Oui... C'est difficile à expliquer, ce sera trop long. L'autre il n'est pas resté longtemps. Je reviendrai ! (il se dresse).

TRUPHEME – Non.

EDOUARDO – Ne me regardez pas comme ça, enfin !

TRUPHEME – Reprenez place...

EDOUARDO – Une place... Je ne sais pas pourquoi je suis venu...

TRUPHEME – On ne vient pas ici pour rien... (silence)

EDOUARDO – C'est un drôle de truc... C'est avec ma femme... Elle m'a conseillé de venir ici. Je ne sais pas comment vous dire ? Ça ne fait rien. Jamais. (un temps). Je n'ai avec elle... Heu... Non !

(long silence)

TRUPHEME – Oui.

EDOUARDO – (s'emportant) Oui ! Oui ! Oui ! Attendez ! Laissez-moi parler, tout de même! Heu... Voilà. Enfin..., je suis bien avec elle...

Mais AVEC ELLE je n'ai pas de...

Soudain, un cri strident déchire la nuit dans la résidence auvergnate des Giscard d'Estaing. **ANNE-AYMONE** – Valéry, Valéry, mon chéri, que vous est-il arrivé ?

Le front couvert de sueur, la mère en bataille, l'Ex se remet lentement de son cauchemar en soufflant comme un vache landaise.

VALERY – Ah, ma chère..., c'était terrible. **ANNE-AYMONE** – Encore un de vos cauchemars ? Regardez, il est plus d'une heure du matin. Racontez-moi.

Il demande, péniblement :

VALERY – C'est le 11 mai, aujourd'hui ?

ANNE-AYMONE – Qu'est-ce qui s'est passé ? Racontez-moi, mon chéri...

L'Ex reprend son souffle, rétablit l'unique mèche sur le crâne dépoli et se tourne vers la table de nuit Empire, là il saisit délicatement une ligne de blanche posée sur un carré de papier et la sniffe d'un trait avant de se mettre à raconter.

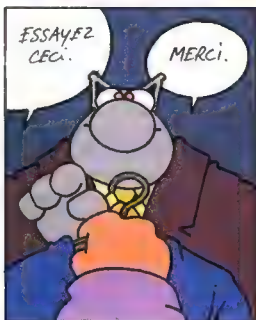
VALERY – J'étais au paradis et...

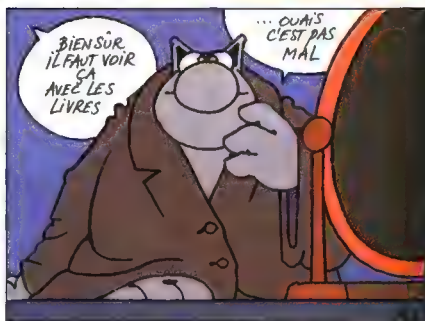
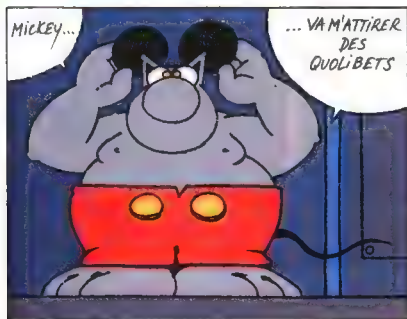
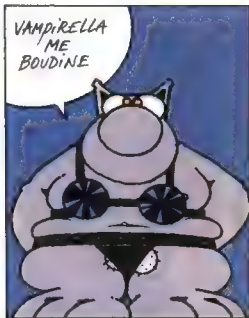
ANNE-AYMONE – (effarée) Au paradis ?

VALERY – Oui..., et sur le milieu du chemin de la vie, je me trouve dans une forêt sombre, et dans le fond j'aperçois Sigmund Freud et Jacques Lacan qui...

L'Ex poursuit dans le détail le récit de ce rêve étrange et pénétrant tout en se levant lentement dans les bras osseux de sa chère Anne-Aymone...

La rumeur familiale et les mauvais esprits aussi, racontent que depuis 1981, dans la nuit du 10 au 11 mai de chaque année terrestre l'Ex fait toujours des rêves insensés...





RÊVES PAR LA BANDE

Phantasmes, délires et rêves...

Moebius traque les jouissances les plus scandaleuses et les expulse sur le papier. Allez, maman, pipi !

MOEBIUS



LANGUE



essiner ses obsessions et ses rêves érotiques est très délicat : comment conserver la force de nos excitations les plus perverses tout en gardant une préoccupation esthétique, avec tout ce que cela implique de recul et de distance ? Mes premiers dessins érotiques remontent à l'âge de quinze ans. J'étais alors à la recherche de mon identité sexuelle. A l'époque, pour un adolescent, l'accès aux livres pornographiques était plus difficile qu'aujourd'hui, alors je me dessinais les images qui me troublaient. J'avais beaucoup de plaisir à dessiner des femmes aux attributs fétichistes. Je me souviens que je m'appliquais à faire des brillances sur les bas au stylo à bille avec une obsession que je conserve toujours

aujourd'hui, sauf qu'elle ne s'applique plus aux brillances de sous-vêtements féminins mais aux moulures de formes abstraites. Peut-être est-ce le moyen de faire se rencontrer ma dimension érotique avec ma dimension artistique.

Durant des années, ces dessins n'avaient qu'un seul but, la recherche de l'image tabou, de l'image destinée non pas à choquer les autres mais à me choquer moi. Leur qualité n'avaient pas d'importance : tout résidait dans le fait de s'exciter sexuellement. Il n'y avait aucune distance, ni tentative de communiquer. Ces images étaient produites dans un circuit fermé essentiellement onaniste englobant le sexe, l'œil mais aussi le crayon et le dessin. Activité entièrement tournée vers soi, tout à fait



obsessionnelle où l'excitation sexuelle était l'unique moteur de la qualité des images.

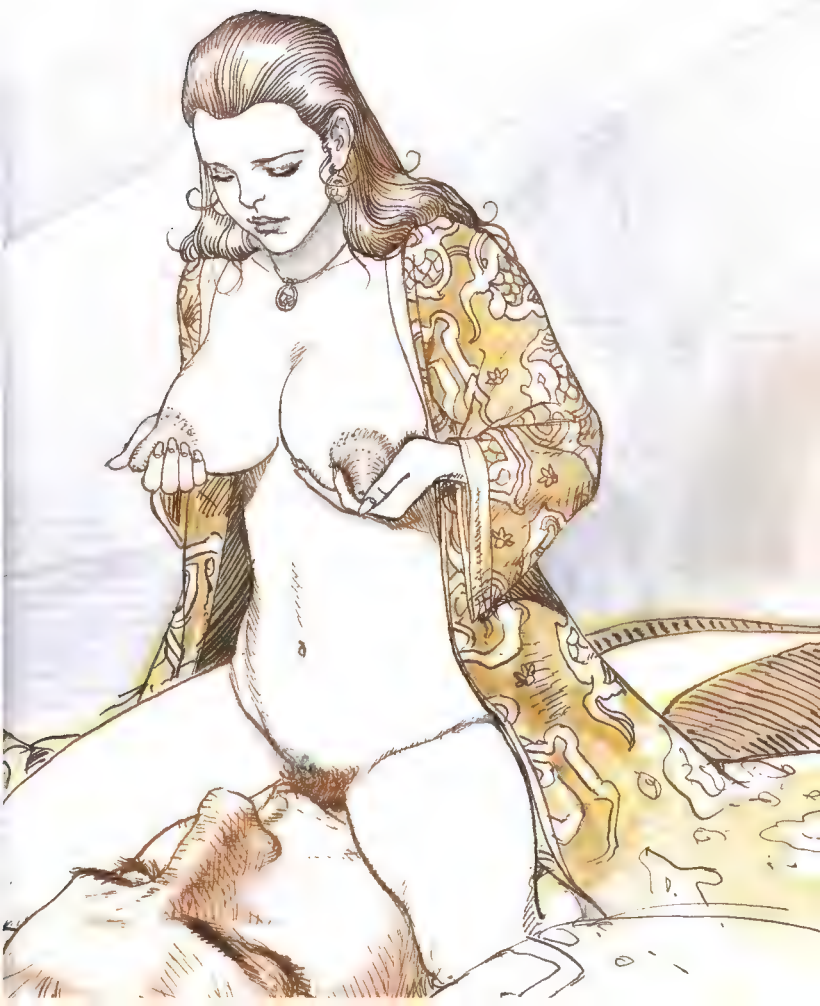
Par contre, si la technique ou l'esthétique venait à prendre le dessus, l'excitation sexuelle tombait.

A diverses périodes, j'ai également écrit des textes de ce type. L'écriture produisait des images très excitantes qui provoquent également une érection mais là aussi, si on rentre trop dans les détails, travaille le style ou les personnages, cela devient tout de suite ennuyeux et, du coup, on retombe dans un état "normal", flasque. Tout consiste dans les thèmes abordés et la sur-enchère dans le rêve et le délire obsessionnel.

Pendant des années, j'ai traqué ainsi les jouissances les plus scandaleuses, les actes les plus efficaces pour me procurer une excitation qui est pour moi liée à l'angoisse, l'horreur, la souffrance, la monstruosité et la violence. Cela m'a permis de découvrir que j'étais dès lors que je creusais dans cette direction. Je savais que je pouvais être très tendre et très aimant dans mes rapports sexuels comme tout un chacun peut l'expérimenter facilement avec un imprévu quelle charmante jeune fille ou charmant garçon mais ce n'était pas ce que je cherchais avec cette pratique du dessin. Je cherchais à contacter mes pulsions sadiques et masochistes, celles qui poussent à imaginer des phantasmes avec des aiguilles et des tenailles rougies ou toutes les horreurs qu'on peut inventer quand on laisse aller son imagination dans ce sens.

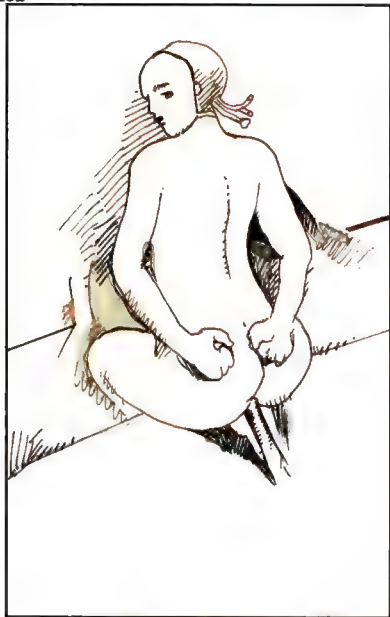
J'ai ainsi goûté de toutes les violences et je me suis aperçu que ce n'était pas ce qui me plaisait le plus, cela participait de l'excitation mais ce n'était pas le thème majeur qui, pour moi, reste lié à la scatologie, à l'urine, à tout ce qui sale et dégoûtant. L'origine de ce goût se trouve probablement dans les rapports que j'ai eu avec ma mère et ma grand-mère quand il a été question de me rendre propre – la rétention des selles est le premier acte qu'on demande à un enfant et, c'est bien connu, beaucoup de mères sont très obsessionnelles là-dessus d'où la relation qui s'établit chez certains entre liberté et relâchement du sphincter. Beaucoup de réflexes érotiques et de pratiques sexuelles dérivent de là : le sperme et l'urine passent par le même canal et le trou qui sert à chier est très proche de celui qui sert à faire l'amour. Il y a un risque de confusion psychologique de ces deux orifices. De plus, comme cela a pendant longtemps été du domaine de l'interdit et du tabou, une fascination demeure qui opère toujours dans l'excitation. Chacun devrait avoir des carnets intimes érotiques dans lesquels il expose ses phantasmes même les plus invraisemblables, même ceux, liés à la torture d'enfants, d'hommes ou femmes, de vieillards ou de masse. Mieux vaut les expulser sur le papier, savoir regarder en face ce qu'on est et ce qu'on vaut quelque part : ce n'est pas parce que l'on a ça que l'on se réduit à ça.

Ceci dit, les dessins qui figurent dans ces pages ne sont pas ceux dont je viens de parler. En effet, je les ai tous détruits. De même les cahiers de texte. Ils m'avaient servi à moi pour mon plaisir et ma recherche mais ils n'étaient pas destinés aux autres. Je le regrette un peu évidemment car on y trouvait des choses incroyables au niveau du dessin et des textes. Un seul carnet a échappé à cet autodafé volontaire. Il a été retrouvé récemment dans une malle, oublié là depuis la fin des années 60. Les situations que j'y imaginai étaient d'une grande violence et contenaient des éléments plus sanglants que tout ce que j'ai écrit par la suite. Evidemment, on pourrait être tenté de dire que Mœbius, le dessinateur des cristaux et des dessins oniriques planants, n'est pas ce que l'on croit, et que c'est là qu'on trouve le vrai Mœbius. En réalité, je suis les deux, et d'autres encore. On pourrait imaginer une société idéale où les êtres ne seraient pas amenés à expérimenter de tels états. Mais nous en sommes





MASQUE



loin. De plus, il est clair que certaines personnes n'ont pas trop intérêt à aller voir de ce côté-là, soit parce que cette facette reste chez eux dans des limbes quasi inexprimables au stade conscient, soit parce qu'il s'agit de personnes qui se sont créées une image qui ne souffrirait pas l'intrusion de ce genre de plan. Mais je crois qu'un artiste est quelqu'un qui a par essence la possibilité (sinon le devoir) d'affronter la vérité sur soi à tous les niveaux et même de la provoquer. Certains peuples l'acceptent plus facilement comme les Japonais où le cinéma et les mangas laissent volontiers affleurer cette face sombre du rêve érotique. Parfois avec un réel talent artistique qui n'est pas sans rapport avec la tradition littéraire européenne de Sade à Bataille.

Les dessins de ce portfolio ont été réalisés rapidement, presque à la hâte, à l'occasion d'une exposition collective de dessinateurs de BD sur le thème de l'érotisme. Ils contiennent beaucoup trop de distance pour toucher la vérité de mes rêves érotiques profonds; beaucoup plus légers, ils sont du coup plus aisément publiables. Je ne sais pas si un jour je franchirai les barrières qu'on s'impose quand on communique avec les autres, avec tout ce que cela sous-entend de précautions et de politesse. Je ne crois pas non plus qu'il faille de débraguetter devant n'importe qui et dans n'importe quelle situation. Evidemment, dans un état de grand désespoir on peut briser les codes sociaux sans se soucier des conséquences; mais visiblement, je ne suis pas dans un état de désespoir total...



Il s'agit du cauchemar que mon fils Quentin, 10 ans, a fait juste avant la naissance de son demi-frère, alors que nous étions tous dans l'anxiété de l'accouchement et de l'arrivée de cet enfant. C'est un cauchemar de dévoration et de solitude. Quentin joue avec le voisin - son camarade de jeu - dans la chambre de celui-ci. Le copain décide alors d'aller dans une autre pièce pour y chercher un jeu complémentaire, ouvre la porte, mais là, il y a un chien - celui des voisins - dressé sur ses pattes de derrière, qui se jette sur lui et le dévore devant les yeux terrifiés de Quentin. Sur ce, j'arrive dans l'encadrement de la porte et le chien me dévore également. A ce moment-là, arrivent à leur tour ma compagne - sa tante - avec le bébé dans les bras ; ils rentrent tous deux dans la pièce et se font eux aussi dévorer.

Quentin, lui, reste seul dans la chambre.



EDWARD GOREY

Edward Gorey, le moins américain de tous les dessinateurs américains, poursuit depuis quarante ans une œuvre souterraine qui fait le bonheur des esthètes et des amateurs de rêve et de bizarre. Il demeure pourtant tout à fait méconnu en France.

M

on père était catholique, ma mère épiscopale. Tous deux ont essayé de faire de moi un chrétien. En vain. Je finis par attraper la rougeole, à moins que ce ne soient les oreillons, ou quelque chose de ce genre. En tout cas, l'origine psychosomatique de la maladie ne fit jamais le moindre doute pour moi. Du reste, très vite, je me mis à être pris de vomissements durant les services religieux." Edward Gorey enfant était déjà un personnage de ses propres livres. La suite n'allait pas démentir ce début. Un autre des événements majeurs de son enfance a lieu en 1937, avec la venue des Ballets russes de Monte-Carlo à Chicago: "Le spectacle s'appelait *Bacchanale* et les décors étaient de Salvador Dali. J'étais fasciné par les décors, les installations et les costumes." Gorey ne cessera plus dès lors d'être passionné par la danse. L'enfant hagiophobe était un esthète.

Après des études de littérature française à Harvard, suivies de quelques années difficiles, il devient directeur artistique et débute la publication d'une des œuvres les plus insolites de la seconde moitié de ce siècle. Nous sommes au début des années cinquante et Gorey a déjà l'image que l'on connaît aujourd'hui de lui: un patriarcat victorien énigmatique et barbu affectionnant les longs manteaux de fourrure ("je ne sais pas combien j'en ai juste"), tout droit sorti du début du siècle ("je ne m'intéresse pas du tout à la vie contemporaine... En fait, je me suis arrêté aux années trente, pour ne pas dire avant"). Il a prêté, sinon ses traits, du moins son allure à nombre des personnages raffinés et pervers qui hantent ses livres et qu'on imagine aisément torturer les petits garçons, pervertir les petites filles ("j'aime mettre en scène des enfants dans mes histoires: ils sont si vulnérables") ou se livrer quotidiennement à d'indicibles abominations dans des salons à l'atmosphère feutrée. Evoquant son passé, il conclut cependant: "J'ai été d'une complète excentricité durant une période terriblement longue. Mais je ne le suis plus autant



car, de nos jours, tout le monde m'a rattrapé." Gorey partage maintenant sa vie entre New York et Barnstable (dans le Massachusetts). Il vit à New York dans un appartement soigneusement désordonné ("c'est ma façon de vivre depuis trent-cinq ans...") en compagnie de ses chats ("je parle beaucoup à mes chats. Cela m'évite de finir par me parler à moi-même"). Il travaille de six à huit heures par jour ("mais si je trouve une raison pour ne pas m'asseoir et travailler, je la saisis"). Le soir, il va au ballet ou au cinéma ("quoique les films contemporains me déçoivent beaucoup"). En ce qui concerne son existence à Barnstable ("l'autre moitié de ma vie"), elle est totalement différente: "j'habite là-bas avec une tante et deux cousins et j'occupe ma journée en faisant la cuisine, le chanteur, etc."

A propos de sa vie de façon plus générale, Gorey ajoute: "J'ai passé toute une période de mon existence où j'avais le sentiment de vivre sous une cloche de verre... J'ai beaucoup de problèmes avec le monde réel. Je travaille la plupart du temps avec un sens profond de l'irréalité des choses. Je ne sépare pas mes livres de ma vie réelle. Je considère que c'est le

meilleur des mondes possibles. Je ne pense pas que le bonheur soit utile."

L'humour résolu et noir et le contenu joyeux négatif des œuvres de Gorey pendant longtemps contribué à en éloigner le grand public américain. Mais on peut être tenté d'ajouter: au moins autant que son absence complète de vulgarité et de concessions. Gorey se considère lui-même en premier lieu comme un écrivain, même si c'est en tant que dessinateur qu'il est reconnu aujourd'hui. Son univers procède par glissement entre une réalité où rien n'est jamais explicite et un monde onirique en proie à une horreur raffinée. Il a publié ou illustré plusieurs centaines d'ouvrages souvent sous des pseudonymes qui sont autant d'anagrammes de son nom: Ogdred Weary, Miss Regera Dowdy, Miss Audrey Gore ou Edward Blütig (*Blütig* signifiant *sang* en allemand ce qui est le sens de *Gorey*). Aujourd'hui, aux Etats-Unis, son œuvre a perdu sa marginalité: une comédie musicale *Gorey Stories*, inspirée de ses livres, a été montée et a tourné dans différents états du pays, il a dessiné les décors de *Dracula* à Broadway et le spectacle fut un énorme succès ("mais personne ne le prévoyait", précise-t-il), on peut voir des génériques d'émissions télévisées animées à partir de ses dessins et il a même créé une société *The Doomed Enterprises* ("Les entreprises vouées au désastre") qui s'occupe du merchandising de son œuvre et dont il possède 90% des parts.

Pourtant, cela n'a changé en rien sa vie et encore moins son œuvre. Le plus étrange demeure qu'en près de quarante ans et une production régulière marquée par un style très personnel, Gorey semble avoir réussi à créer un univers nettement identifiable sans pratiquement jamais se répéter.

Jean Annette

Gorey est également illustrateur de livres pour enfants dont certains sont parus en France à l'Ecole des loisirs.

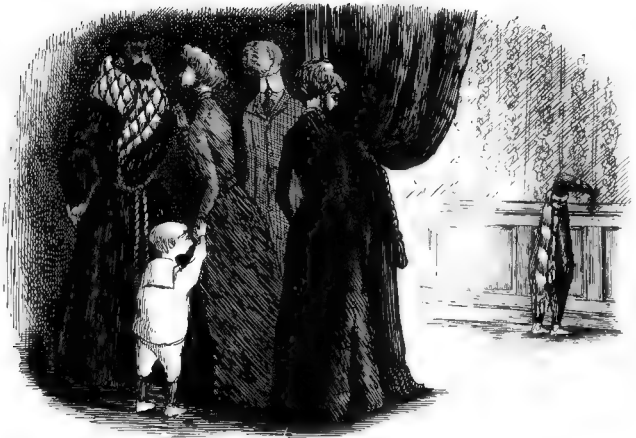




**Quand on sonna à la porte, une nuit d'hiver agitée,
Ils n'attendaient personne et personne ne s'y montrait.**



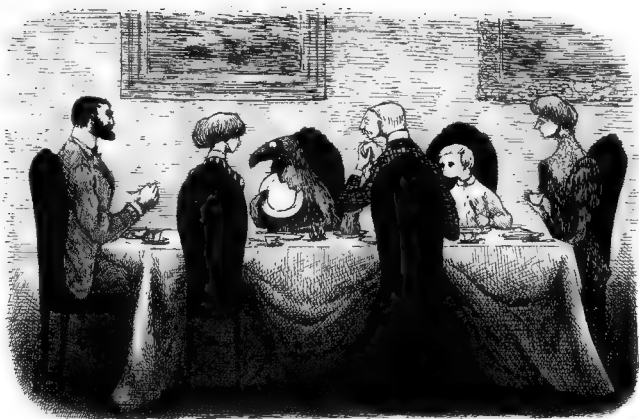
**Puis ils virent quelque chose sur une urne juché,
Dont l'étrange apparence les ahurissait.**



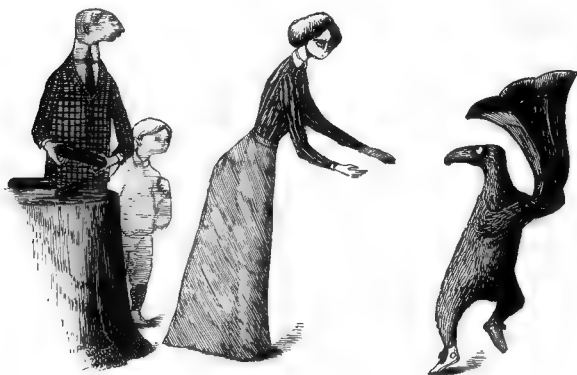
D'un brusque bond il sauta et courut dans l'entrée,
Il choisit d'y rester contre le mur tourné.



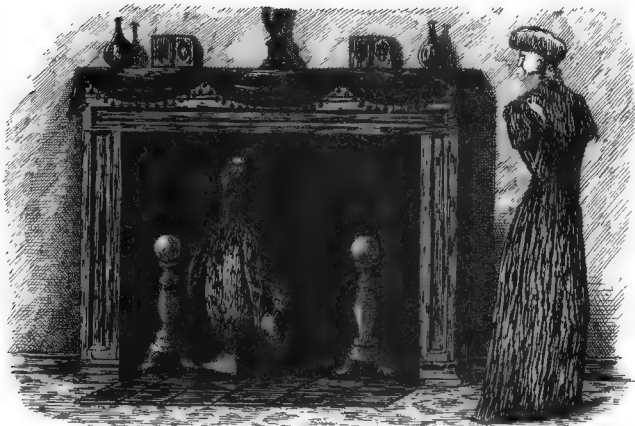
Il semblait être sourd à tout ce qu'ils disaient,
Las de hurler à la fin, ils allèrent se coucher.



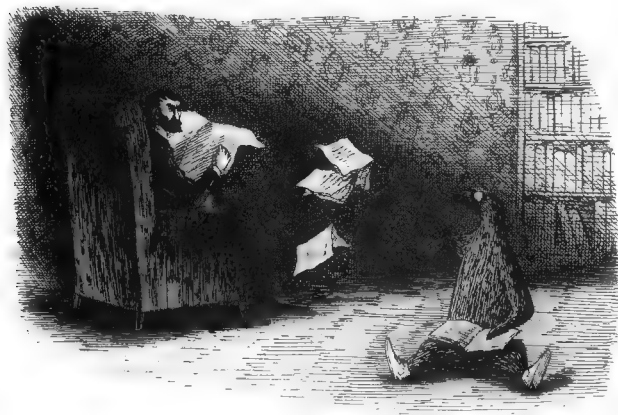
**Il les rejoignit le matin et pour son repas il prit,
Tout le sirop, les tartines et une assiette en partie.**



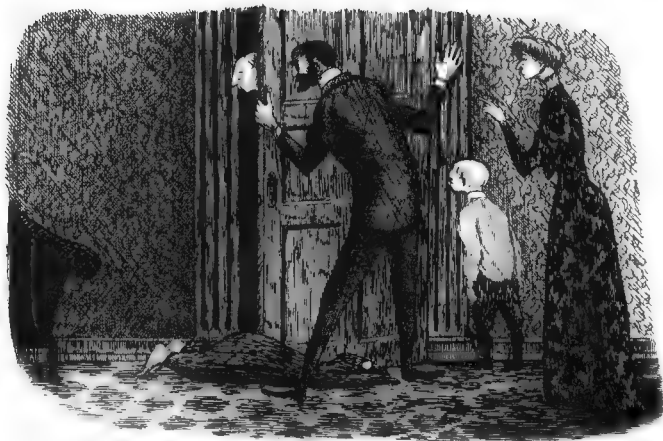
**Du nouveau gramophone il arracha le cornet,
On ne put le convaincre de ne pas y toucher.**



**Il montra un goût vif pour scruter les conduits de fumée,
Et pour décoller les semelles de ses blancs souliers.**



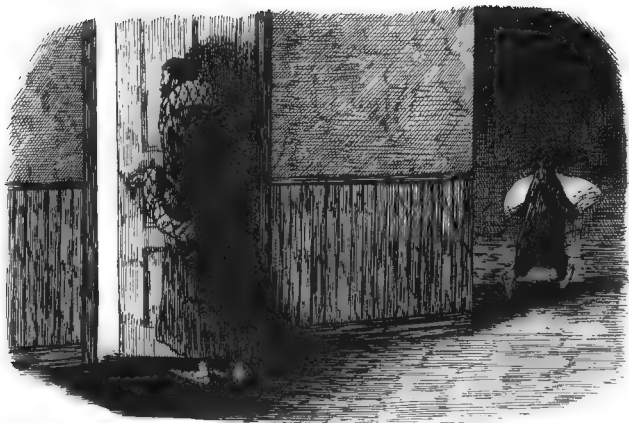
**Parfois il arrachait dans les livres des chapitres entiers,
Ou plaçait de travers les tableaux sur leurs crochets.**



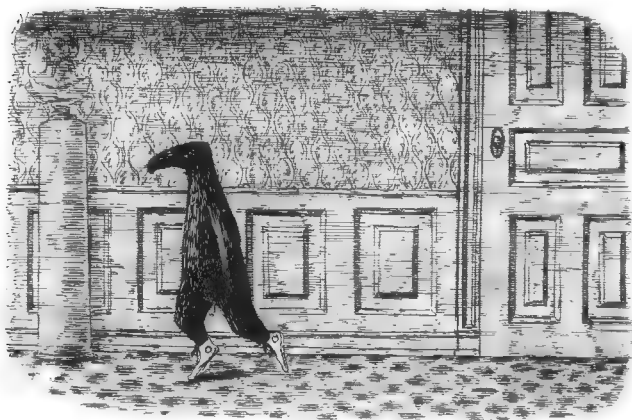
**Le dimanche, étalé par terre, il ruminait de noires idées,
Incommodément proche de la porte du salon coincée.**



**De temps à autre il s'éclipsait des heures entières,
Mais on le retrouvait hélas au fond d'une soupière.**



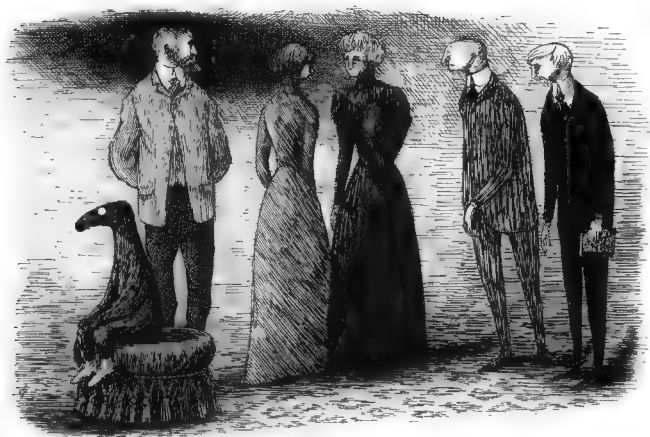
**Il était sujet à des crises de rage, c'était déroutant,
Il cachait alors les serviettes de bain inopinément.**



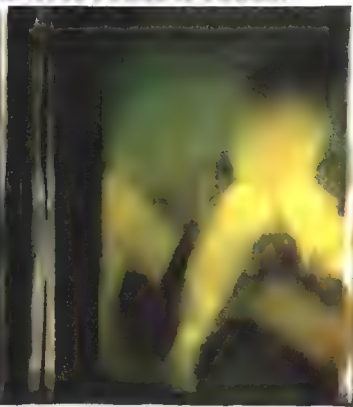
**Il errait dans la maison sans but dans la nuit,
En dépit du fait qu'il était profondément endormi.**



**Il emportait tous les objets qu'il venait à aimer,
Et les protégeait en les jetant dans le marais.**



**Il vint il y a dix-sept ans - et depuis son arrivée,
Il n'a pas manifesté l'intention de s'en aller.**



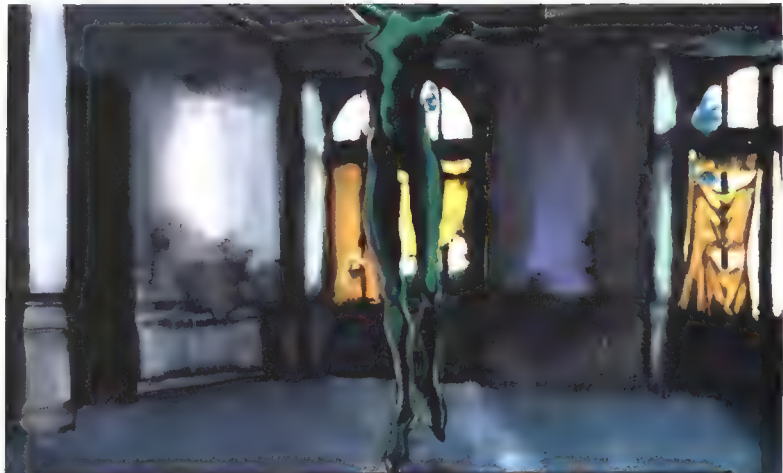
ET MAINTENANT JE PENSE À VOUS, MAMAN, BIEN TRANQUILLE À CÔTÉ DE NUMÉRO NEUF QUI S'EST ENDORMI DANS SON BOCAL, PENDANT QUE J'AI TOUT LE LOISIR D'OBSERVER LES MŒURS DE CETTE PERSONNE, COMME MONSIEUR LE CHANOINE ME L'AVAIT DEMANDÉ DES MON ARRIVÉE AU SÉMINAIRE, CAR ELLE A FORT OBLIGEAMMENT LAISSÉ ENTREBAÏLLÉE L'ARMOIRE OÙ NOUS NOUS TROUVONS. IL S'AGIT D'UNE JEUNE PERSONNE FORT BIEN FAITE DE SA PERSONNE, TRÈS PIEUSE (LE CHANOINE M'A DIT



QU'IL S'AGISSAIT D'UNE AMANDE (OU D'UNE AMANTE, TRÈS RELIGIEUSE) QUI M'A ABORDÉ ALORS QUE NOUS JOUIONS AUX QUILLES ET TOUT DE SUITE CETTE PERSONNE M'A EMMENÉ CHEZ



ELLE, DANS GRANDE MAISON TRÈS BELLE QUOIQUE DÉPOUVILLÉE ET AUSTÈRE, OÙ JE VIS TOUT DE SUITE UN JEUNE HOMME DONT ELLE ME DIT QU'IL AVAIT PERDU LA TÊTE POUR ELLE, PUIS IL Y AVAIT



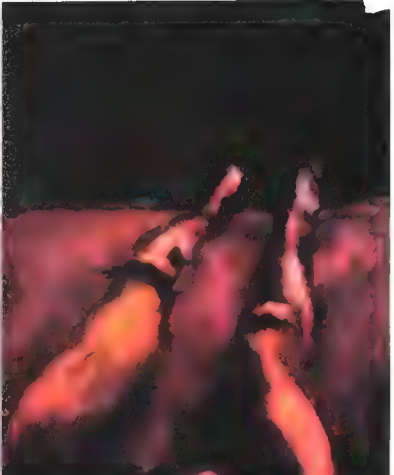
UNE GRANDE PIÈCE OU J'OBSERVAI UNE PERSONNE ACCROCHÉE AU PLAFOND (SA SŒUR ME DIT-ELLE), SANS DOUTE EN TRAIN DE PRATIQUER UNE GYMNASTIQUE EXOTIQUE, MAIS NOUS NE NOUS ATTARDÂMES PAS. CETTE PERSONNE DESIRANT ME MONTRER L'ENDROIT OÙ ELLE DORMAIT ET DESIRANT QUE NOUS NOUS



DÉSHABILLIONS, CE QUE NOUS FÎMES, POUR MA PART NON SANS SURPRISE DEVANT D'AUSSEI ÉTRANGES COUTUMES, ET JE ME SENTIS AVEC CETTE DAME BRÛLANT À L'INTÉRIEUR ET J'ATTRIBUAI CELA À LA PIÉTÉ INTENSE QU'ELLE SEMBLAIT DÉGAGER ET



MAINTENANT, ELLE EST LÀ EN TRAIN DE S'AGITER
DEVANT MOI AVEC UN AUTRE JEUNE HOMME
À QUI ELLE A DIT VOTRE TÊTE ME REVIENT...



OH MON DIEU! QUEL MAUVAIS RÊVE M'IMPASSE CE DOIT ÊTRE
À CAUSE DE LA FONDUE AU FROMAGE D'HIER AU SOIR
JE N'AI JAMAIS ÊTÉ AUSSI HEUREUX DE RETROUVER



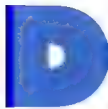
MON CORPS MES DEUX PIEDS MES DEUX JAMBES MA
TÊTE QUI MON DIEU N'EST PLUS RATTACHÉE À MON



CORPS MAIS POSÉE BIEN SAGE SUR L'ÉTAGÈRE SUR-
PLOMBANT LE LIT D'OÙ JE PEUX PENSER À VOUS...

DANS LA LUMIÈRE DES RUINES

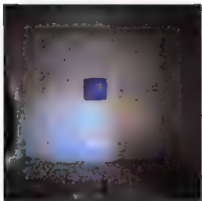
Georges Rousse s'obstine à rêver éveillé. Derniers travaux du photographe en trompe-l'œil et anamorphoses



Deux artistes partagent un goût immodéré pour les

ruines, les lieux déserts, les bâtiments abandonnés, les édifices promis à démolition, les sites voués à l'oubli. Deux siècles seulement séparent ces deux artistes. Hubert Robert hier – Georges Rousse aujourd'hui – s'attardait à contempler puis à peindre *La Démolition du pont Notre-Dame* à Paris ainsi qu'à s'égarer, pour mieux s'y retrouver, dans le charme des monuments romains embrassés par une végétation saxifrage et prodigue en éboulis variés. A l'instar de ce préromantique, Georges Rousse hante les lieux désaffectés de Paris, y installe provisoirement sa méditation solitaire et leur ravit une image ultime avant le traitement des bulldozers. Sur les traces de son prédécesseur, il a lui aussi arpenté Rome à l'époque où il était pensionnaire à la Villa Medici. Le point commun le plus subtil qui, d'un seul geste, unit et disjoint Hubert Robert et Georges Rousse, c'est sans doute la qualité d'une lumière qu'un décor chargé de mémoire a pour mission de réfracter (Robert) ou révéler (Rousse).

L'utopie, c'est le pseudonyme du rêve quand il s'obstine à rester éveillé. L'utopie roussienne consiste à prélever des fragments de réel comme on décolle une tache sur la cornée et dans le même but : rendre la vue à celui qui croyait l'avoir perdue. Pour cela, l'artiste s'équipe en pèlerin. Ensuite, il établit son éphémère campement sur le site choisi. L'atelier de Rousse, toujours différent, toujours le même, est un chantier, une succession de chantiers. Au lieu d'y planter son chevalet, il dresse un état des lieux et mesure l'espace afin de découvrir le point à partir duquel celui-ci, sous sa visée, va se réorganiser. Le voici sur les lieux, rivé à son angle objectif. Dans cette ouverture, de champ bien sûr mais aussi d'esprit, il dispose son décor comme pour le tournage d'un film ou la mise en scène d'une représentation théâtrale. A ceci près qu'il fabrique une image unique, considérée sous un aspect lui aussi unique et, de plus, vouée à disparaître. Cette image est polymorphe. Tantôt de grands corps nus dessinés sur les murs et volant sans attaches, emportés par la légèreté de leurs propres rêves. Tantôt



1990, SAFEB

des volumes, ou plutôt des apparences de volumes, des trompe-l'œil, des anamorphoses qui jouent avec les surfaces en déjouant les ruses du regard. Tantôt, comme sur les pages qui suivent, une tache, un éclat, un rouge, un bleu, et blanche, presque blanche, la lumière des évanouissements tandis que sur une coupole grésillent d'indéchiffrables hiéroglyphes. Ainsi, quand il peint, c'est pour mieux effacer la peinture. Quand il photographie, c'est pour impressionner l'image sensible de ce qui bientôt se dissoudra dans les fumerolles du volcan éteint de la mémoire. Le rêve de Georges Rousse a ceci de singulier qu'il rend le réel onirique au lieu de l'imaginer. Ses fantasmagories, il les fabrique, il n'en est ni la proie ni l'ombre. C'est comme s'il décidait de donner sa chance au contenu latent du rêve, comme s'il misait sur son existence autonome. La photographie qu'il d'ordinaire remplit une fonction de témoin devient chez lui la matière même de l'œuvre d'art. Il reproduit une vision de laquelle nul témoin ne peut se porter garant. Qu'on n'aille pas croire pour autant à une vision solipsiste de l'activité artistique. Au contraire. Lorsque Rousse prend pacifiquement possession d'un endroit, il se laisse infuser par le *genius loci* qui est certes fait de pierres, de poutres, de moellons et de gravats mais tout autant, sinon davantage, des traces matérielles ou invisibles laissées par les anciens occupants. Archéologie des destins discrets. Les dieux et les hommes, les elfes et les minéraux se partagent les mêmes foyers. Ce sont les jeux de lumières qui le racontent. Ce n'est pas pour rien que Rousse est aussi photographe. Comme Jean Le Gac, Christian Boltanski et quelques autres membres de la tribu des artistes contemporains, il a le déclic rapide. Non pas le geste prédateur du

voleur d'intimité mais le réflexe de ceux qui établissent d'emblée des passerelles entre dessin, peinture, photographie, pans de petit mur jaune et biographies inventées. Il y a, dans l'attitude de Georges Rousse, une invitation renouvelée au rêve communautaire. Les mots qu'il inscrit sur ses images agissent comme des bannières de ralliement. Ils forment le journal de voyage d'où l'anecdote personnelle a été évacuée au profit d'un message parcellaire. Ses rêves n'expliquent pas le fantôme à partir duquel se serait déployé son labyrinthe esthétique. Ils résonnent au contraire de l'impalpable bruissement d'air qui fait trembler jusqu'au moindre de ses traits. Car la limite où la lumière se retourne en aveuglement, il la connaît si bien qu'il prend garde à préserver le détail significatif. Ce ne sont pas des flashes mais des particules d'histoire sauvées de l'insignifiance.

L'inertie en principe

Pour rêver ainsi en bordure de l'insomnie, il faut à la fois la patience des grands solitaires et le tact des êtres imprégnés de culture. Ainsi Rousse est-il un veilleur de jour et sa ronde le conduit-elle à révéler ce qui est déjà – mais qui le voit ? – placé devant nos yeux. Et pour mieux souligner ces modestes éphémères, il s'attarde en ces régions situées à mi-chemin entre pénombre et clarté, ces zones d'indécision reconduites au milieu desquelles la crainte de s'endormir lutte encore contre l'envie de sommeiller. Comment s'étonner alors devant ces touches de lumière déposées sur le salpêtre d'une ruine ? Comment ne pas croire que sous le mur lézardé ou sous les décombres d'une chambre gît un trésor enfoui depuis des années ? Trésor caché, années enfuies, rêves d'enfants, phrases perdues, qui dira l'espoir violent livré par un cliché attrapant l'émotion du présent à l'instant même où celui-ci commence à jaunir ? Ce n'est pas par amour des vieilles pierres qu'Hubert Robert peignait des temples en ruines mais parce qu'il entendait souffler entre les colonnes brisées un vent d'allégresse. Il souffle entre les images de Georges Rousse la même exultation secrète.



1990, JERUSALEM

Si le produit final de l'art de Georges Rousse est bien la photo, il ne doit cependant pas être considéré comme une simple photographie mais plutôt comme une œuvre résultant du lieu



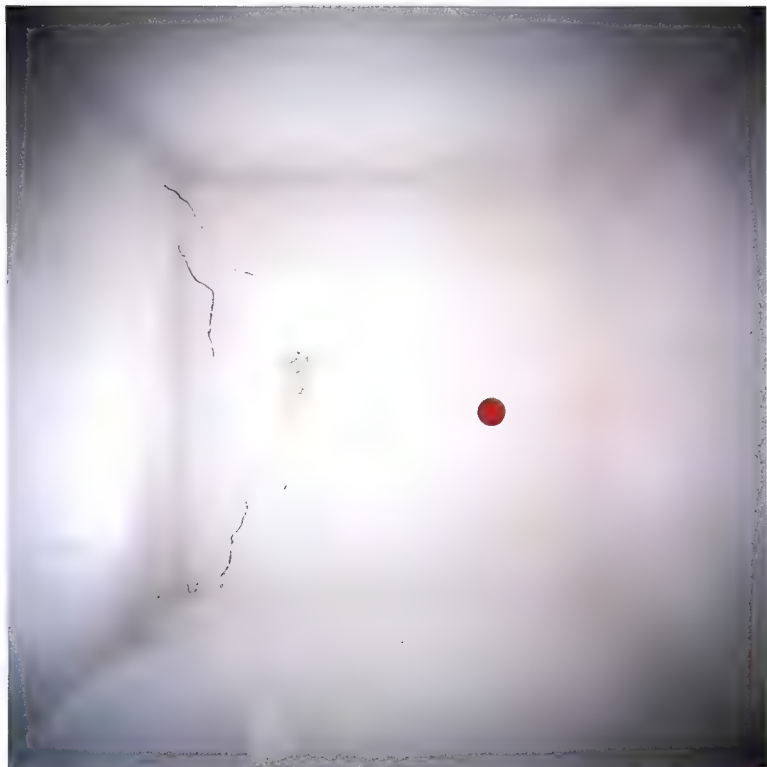
1990, JERUSALEM

choisi par l'artiste après des recherches minutieuses. Il s'agit le plus souvent d'un site architectural laissé à l'abandon ou délabré, au cœur de la ville, ou dans un bâtiment isolé au milieu d'un terrain vague.



1990, SAFED

"J'ai réalisé des espèces de sculptures sur le principe de l'anamorphose, sans jamais utiliser le mot anamorphose, parce que cette dernière se caractérise par une sorte de mécanisme dans



1990, SAFED

l'espace avec une sorte de marche pour arriver au point de vue unique. Or, dans ce que je fais, le point de vue est déjà présent. Si vous regardez d'un seul côté, vous voyez un objet entièrement construit."



BRÈVES DE RÊVES

LOL COXHILL 64 ans, saxophoniste

Je me trouve au Club Feldman à Londres, dans une salle bondée, et j'écoute des compositions de Dizzy Gillespie jouées, ici, par un grand orchestre. Le sax ténor est Aubrey Frank qui, quelques années plus tard, devint véritablement mon professeur (à l'époque, j'avais un saxophone mais ne savais pas réellement en jouer). Dans mon rêve donc, je commence à rêver et me retrouve à bord d'une ancienne galère, navigant dans des mers hostiles. L'équipage était constitué de singes en costume de marin blanc, avec des shorts semblables à ceux que l'on oblige à porter aux enfants lors de mariages. Ils jouaient tous dans les gréements et faisaient l'amour à la manière d'êtres humains "conditionnés". Personne ne dirigeait le bateau mais, dans un rêve, cela paraît parfaitement normal. Tout le monde à bord prenait du bon temps, sans aucun problème.

En qualité de capitaine du bateau, et bien que ne donnant pas d'instruction, je me distinguais facilement des autres par une tenue singulière et plutôt peu de circonstance : je portais une gabadine bleue pastel, un polo à pois, des brodequins, et une cravate et des chaussettes pour compléter la panoplie.

J'étais sur le pont avec un saxo et jouais seul, bien qu'un piano, une contrebasse et des percussions y étaient parfaitement audibles (le ghetto-blasteur a peut-être été inventé à cette époque sans être commercialisé, cela expliquerait la présence sonore de cet orchestre inexistant).

Pendant, un autre musicien se joint à moi. Ce compagnon musical était le très fameux Ronnie Scott, un autre sax ténor, l'un de mes préférés à l'époque, et qui pouvait et peut toujours jouer particulièrement bien. S'il avait porté lui aussi un costume de marin, il nous aurait été impossible de jouer ensemble, bien qu'il ait pu monter sur les gréements pour se marrer avec les singes ! Ronnie portait un de ces manteaux en drap bleu pour marin et, fort heureusement, un pantalon long. Il avait également une chemise blanche, une cravate en forme de crochet, des chaussettes noires, et d'autres accessoires.

Notre récit fut bruyamment applaudi par un vaste et invisible public. Le rêve se termina brusquement.

Pourquoi m'éveillai-je soudainement ?



RITA MERCEDES

Le saurons-nous jamais ? Il y a bien trop longtemps que j'ai fait ce rêve pour m'en souvenir. Était-ce le public qui me réveilla ? Un soudain mal de mer ? Ou peut-être ai-je été l'infortunée victime de quelque urine nocturne ? Saurons-nous jamais en fait ce qui s'est réellement passé ?

STEVE BERESFORD 38 ans, pianiste

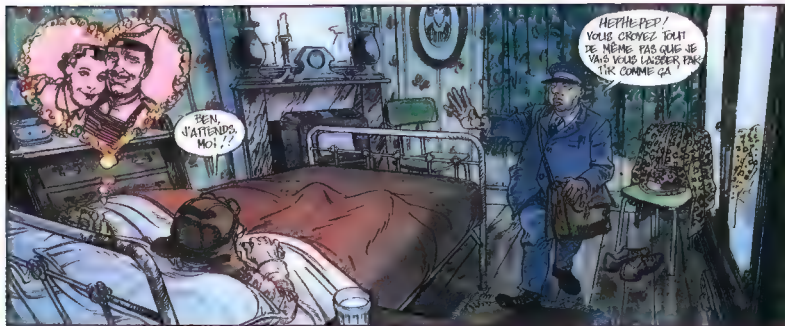
Du haut de la cathédrale Saint-Paul, regardant droit vers le bas, comme une caméra placée au plus haut point du dôme et filmant à la verticale. Une grande chorale. Tous les membres portent des chapeaux rouges. Ils interprètent un arrangement de Sir Edward Elgar : *Enigma Variations*, pièce qui fut en fait écrite pour un orchestre. Tandis qu'ils chantent, ils entament un mouvement synchronisé de la tête, et les chapeaux forment des lettres, puis des mots, des phrases. Toutes les phrases constituent les habituels clichés des critiques musicaux : "des arpèges envoûtants", "prodigeux solo !", etc. À l'époque de ce rêve, je lisais la traduction anglaise de *Locus Solus*, la nouvelle de Raymond Roussel, dans laquelle un poulet toussa des lettres de sang.

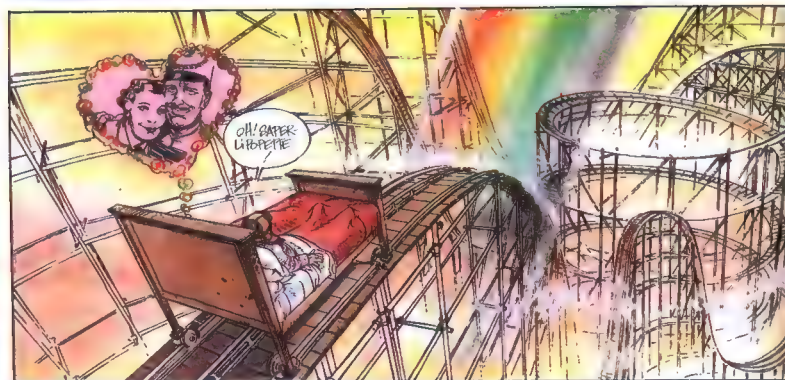
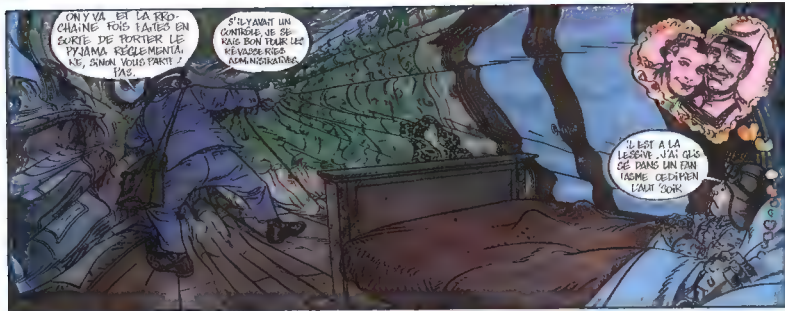
TONY COE 58 ans, saxophoniste

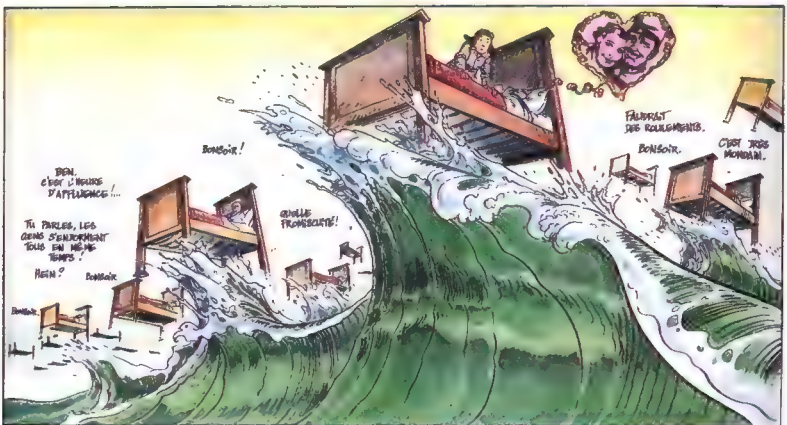
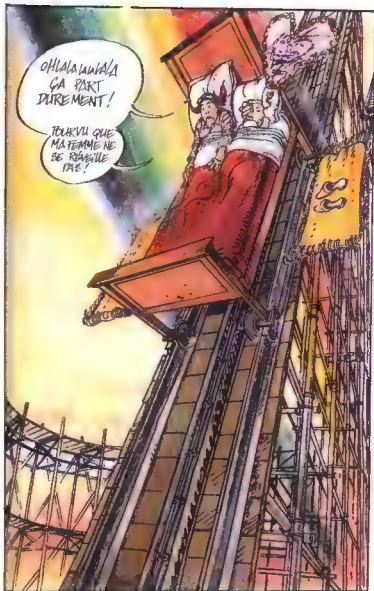
La Grèce. Je me trouve dans une sorte d'enceinte, probablement en pierre, avec un toit, et singulièrement ouverte à chaque extrémité. Sur les murs, à l'intérieur, des statues de taille humaine, représentant des divinités grecques comme Hermès, sont accrochées. Tandis que je porte mon regard sur elles, elles se détachent des murs et s'élèvent. Impossible de les suivre du regard, mes yeux restent fixés au sol. La lune éclaire la scène et projette les ombres, soudainement géantes, de ces dieux gravitant entre le toit et le sol. Je sors de l'enceinte des dieux, qui, devenus immenses, flottent dans le ciel. Ces dieux ont atteint maintenant une dimension gigantesque. Ce rêve, Jung l'aurait probablement décrit comme un "rêve archétype", une part de l'inconscient collectif.

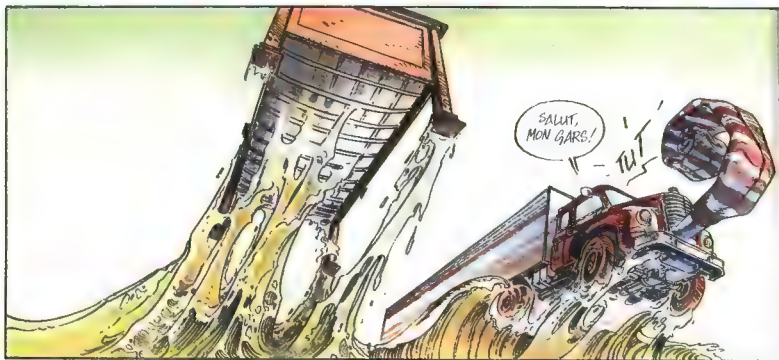
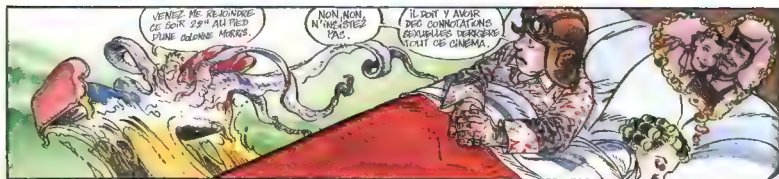
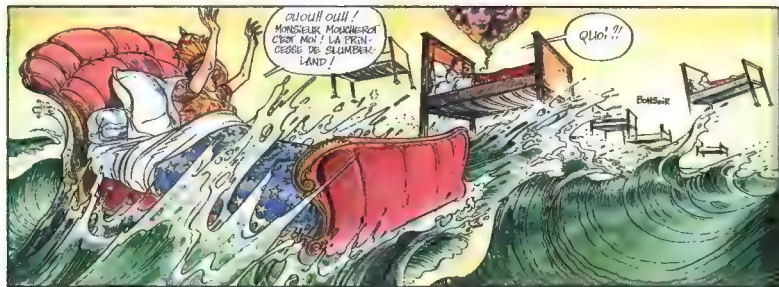
Lol Coxhill, Steve Beresford et Tony Coe forment les "Melody Four".
Dernier CD : *Shopping for Melodies* chez Nato.

BOUCO : UN PETIT VERRE DANS UN RÊVE D'EAU









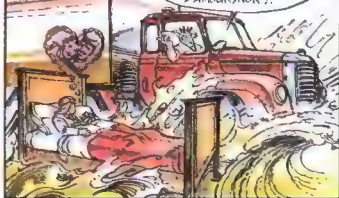
JE ME PRÉSENTE :
HYPOHYTE PÉPÉTTE
E SUIS TRANSPOR-
TEUR DE LA FAMIL-
E DES HYPO-
CAMPES.



MOI, C'EST JÉRÔME MOU-
CHEROT. JE SUIS PLUTÔT
DE LA RACE DES GRANDS
FAUVES, FÉROCE MAIS
BON CŒUR QUAND MÊME.

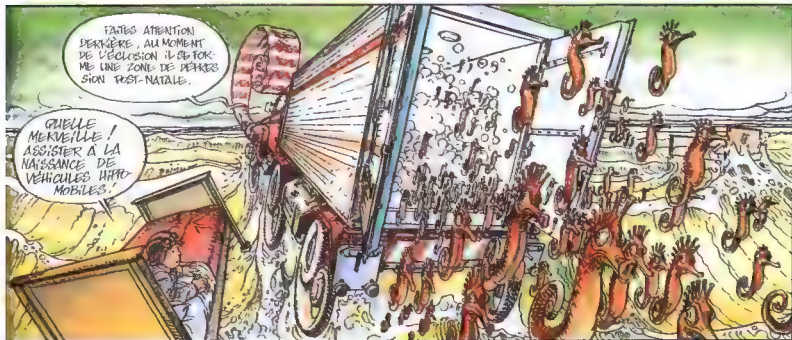


LES GENS PENSENT QUE LES
ROUTERS SONT DES GROS
MACHOS, MAIS NOUS LES HYPOCAM-
PES C'EST LE MÂLE QUI PORTE
LES ŒUFS DANS SA REMORQUE.
QUELLE BELLE PREUVE
D'AMOUR, NON ??

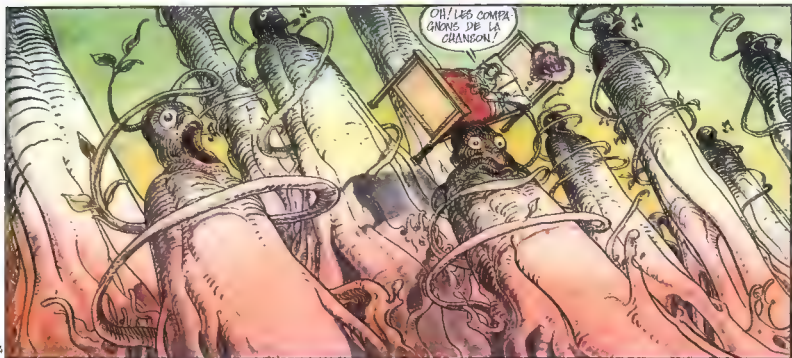


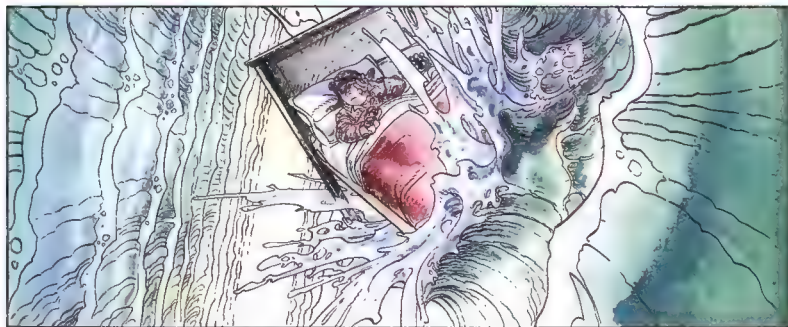
FATEZ ATTENTION !
DÉJÀ, AU MOMENT
DE L'ÉCLUSION IL SE TOR-
ME UNE ZONE DE DÉPRES-
SION POST-NATALE.

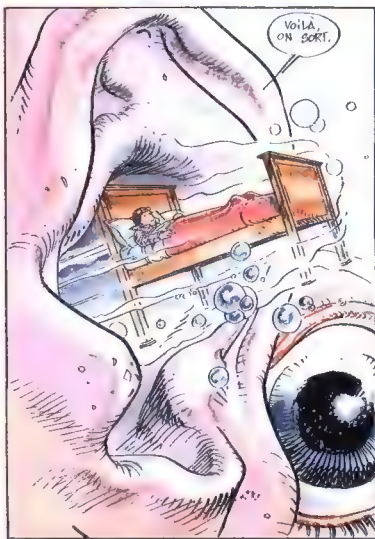
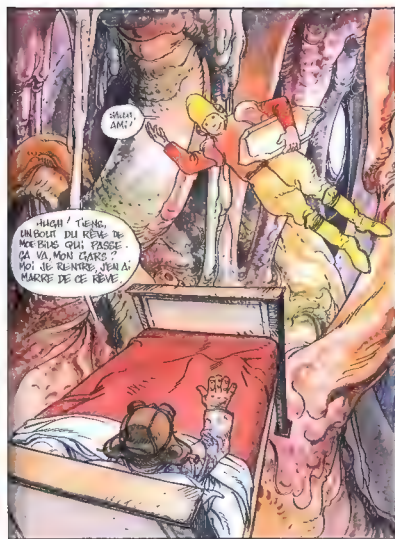
QUELLE
MERVEILLE !
ASSISTEZ À LA
NAISSANCE DE
VÉHICULES HYPO-
MOBILES.

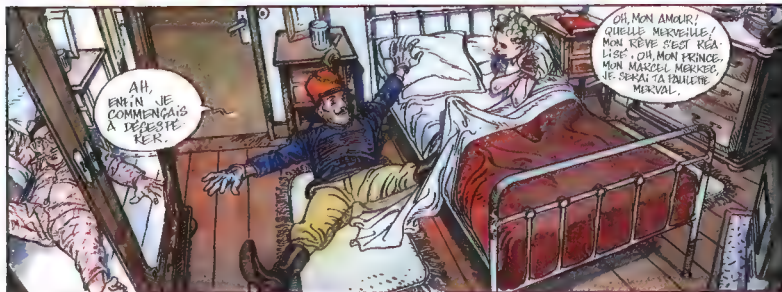
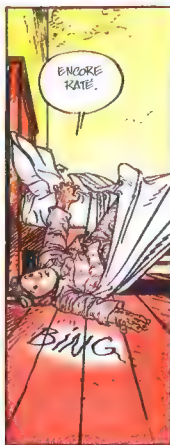


OH ! LES COMPA-
GNS DE LA
CHANSON !









RÊVES NIPPONS



**KAZUKO****MOHRI**
35 ans,
chanteuse

Je fais beaucoup de rêves, mais les oublie très vite. Actuellement, ma vie, celle du réel, est si intéressante et prenante qu'elle a des allures absurdes comme un rêve.

Parmi les rêves dont je me souviens, les plus courants sont ceux dans lesquels je me trouve toujours en classe. Je m'y bagarre sans cesse contre toutes sortes d'obstacles pour arriver en cours à l'heure. La pendule se met à tourner à l'envers alors que je n'ai pas fait mes devoirs ou n'ai rien révisé pour ces examens si importants, style "cuisson des pommes de terre".

J'en sors épuisée et stressée. Aussi, à chaque réveil, Dieu que je suis reconnaissante à cette vie ordinaire de ne plus jamais m'astreindre au banc de l'école !

Ça, c'est un rêve ! D'ailleurs, au moment où je vous parle, la réalité bascule de plus en plus dans le rêve. Pour quelque temps de retour au Japon, j'y trouve une délicieuse nourriture, des transports en commun propres et ponctuels, des commerçants charmants, des téléphones publics qui fonctionnent, etc. Au fait, d'habitude, je vis en Angleterre ...

Derniers C.D. :
Love in rainy days et
Chante Brigitte Bardot
chez Nato.

LA FACE CACHÉE DE LA MANGA

Incontournables, les mangas nous parlent du rêve sans tabou, avec une violence et une urgence telles que l'édition occidentale résiste encore aujourd'hui à les donner à voir au public. (A SUIVRE) entrouvre ici la porte de deux des plus inquiétants auteurs actuels : Takayama et Maruo, frères nippons de Bataille et de Sade. Moebius les présente.



**uehiro
Maruo**
ou le cri désespéré

Maruo est l'incandescence totale de la colère sexuelle, de la volonté destructrice, de l'appel au secours permanent d'un enfant torturé, dans un regard plein de compassion mais en même temps aveuglé par une rage terrible. "Bien fait si je souffre, bien fait si vous n'êtes pas contents, bien fait si tout s'écroule, bien fait si tout le monde meurt, bien fait si..." Maruo est dans l'attitude enfantine caractéristique de la plus extrême souffrance et dans l'urgence de l'expression de cette souffrance. Il regarde ses bandes avec un sentiment très partagé : d'une part, il y a une sympathie pour le traumatisme qu'on voit et la blessure béante qui est là, et, d'autre part, j'ai une admiration sincère pour l'homme : Maruo se conduit comme un artiste, comme un Rimbaud. Il est dressé avec une telle violence et une telle fierté sur les ruines de son âme. Et, en plus, il en est extrêmement conscient et se met en relation avec ses frères de la tradition littéraire européenne de l'érotisme noir, Bataille et Sade. Il associe sa souffrance à la souffrance planétaire. En cela, il est extrêmement exemplaire, riche et intéressant et il mérite que nous nous arrêtons devant ce qu'il montre et dit. Il ne faut pas oublier sa qualité de graphiste étonnant. Son dessin est beau, son trait est d'une finesse, d'une qualité esthétique et d'un raffinement insensés. Maruo est dans une détresse telle qu'il brisera tous les tabous. Sa douleur lui fait surmonter le problème délicat de la communication. Je conçois que des gens puissent être effrayés par son travail : il met à jour des parties de nous que la plupart occultent et Maruo, en montrant cette face cachée, la fait bouger, s'agiter en chacun de nous. On ne peut pas supporter et on a très

peur. Alors le réflexe immédiat consiste à se dire qu'il faut protéger le public de ça. Par la fonction sociale qu'ils se donnent, beaucoup n'ont pas intérêt à aller gratter dans les noires profondeurs. Ils ne peuvent se confronter à cette vérité que Maruo nous montre à longueur de pages : nous sommes tous porteurs d'un cri désespéré et nous l'enfermons dans une boîte bien close. Maruo, lui, ose. Et en osant il libère la souffrance de générations entières : notre souffrance mais aussi celle de nos parents, de nos aïeux, de notre culture. Le jour où tout sera sorti, nous serons peut-être enfin dans un univers libre même si ce monde n'est pas à l'image idéaliste qu'on s'en fait dans nos rêves. Maruo mériterait d'être traduit. C'est une urgence.



**Takayama, une
recherche
onirique exemplaire**

Tout chez Takayama fascine : sa précision, les déformations légèrement morbides qu'il donne aux corps humains un peu patauds, comme faibles et pourtant dotés d'une mystérieuse puissance. Il possède un univers très personnel qu'il dessine avec un réalisme extraordinaire et un soin maniaque. J'aime beaucoup les dessinateurs qui ont une parfaite connaissance de l'anatomie et des lois de la perspective, de l'ombre et de la lumière, et qui savent jouer avec cette technique. Takayama utilise sa formation de dessinateur industriel au service d'un univers véritablement onirique qui unit la facette traditionnelle du Japon et son extrême modernité. Ses monstres ont des racines presque préhistoriques, quelque chose de très basi-

que à l'âme japonaise. On imagine bien des contes transmis par les grands-mères à leurs petits enfants mais dessinés avec une technique narrative des plus modernes dans son utilisation de ses phantasmes et de ses angoisses formalisées par une mise en pages usant de tout l'arsenal narratif de la bande dessinée actuelle au service d'un seul but : nous faire peur, nous inquiéter et nous fasciner. Parfois, il ne recule pas devant l'usage de ballons aux signes incompréhensibles aux Japonais eux-mêmes. Takayama parle d'autre chose et le montre. Il n'hésite pas à laisser passer son étrangeté jusque dans ce qu'elle a de presque imbécile, dans une narration pourtant parfaitement contrôlée : il se voit comme ça et le met en scène avec beaucoup d'intelligence et de science. Il est dans une connaissance de lui-même très grande, dans une recherche exemplaire. Avec Takayama, comme avec Maruo, on hérite de toute une expérimentation psychique occultée partout ailleurs.

MOEBIUS

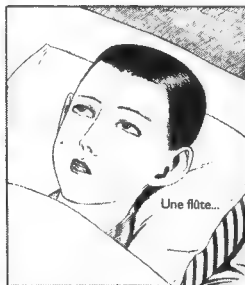
L'œuvre de Maruo comporte actuellement sept volumes de près de 200 pages répartis sur les dix dernières années. Impubliée à ce jour en Europe, elle risque de le demeurer car elle est passible d'interdiction dans notre législation. Sade dans la Pléiade n'empêche pas qu'on se refuse toujours à regarder ce qu'on accepte de lire (ou de s'imaginer). La BD que l'on peut lire ici est extraite de *Q-Saka*. Autres titres : *DDT*; *Mimnashi-Hohuchi in The Dark*; *National Kid*; *Das Ungetum der Rosenstick* et *Midori in Strange World*.

Takayama est né en 1956 à Nagano. Il vit de sa manga depuis quatre ans et a publié deux livres : *Les Descendants de Noël* et *Paranoia Trap* d'où est extraite l'histoire que nous publions ici. En 1987, il a reçu le Grand Prix Comic Open 1987. En septembre 1991, paraîtront chez Kodansha les deux premiers tomes de la saga remarquable sur laquelle il travaille depuis trois ans et qui paraît dans *Comic Morning*, *Tengaku le monstrueux*. Il y raconte la guerre des hommes et des démons. La spécificité de Takayama réside dans sa façon de mêler l'univers des légendes antiques et l'univers moderne.

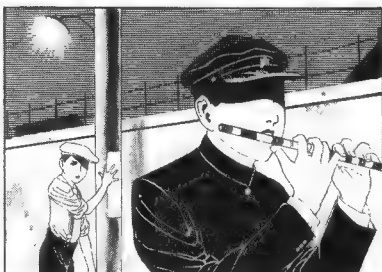
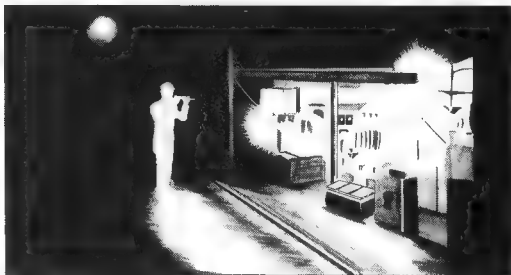


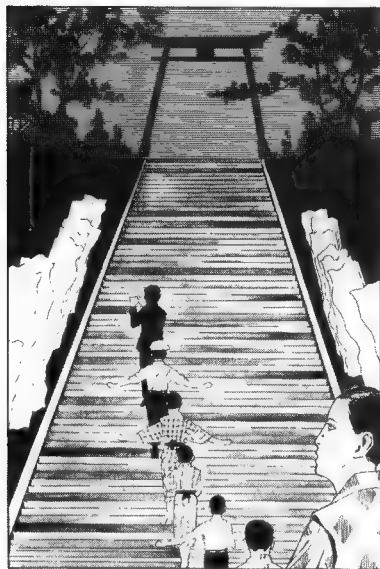
SUEHIRO MARUO

L'ASPIRANT FLÛTISTE



TRADUCTION : KEN MOISY ET FRANÇOIS JACQUES (BEFFTON)



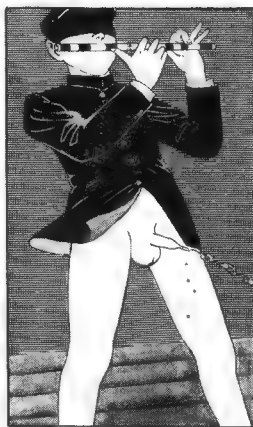
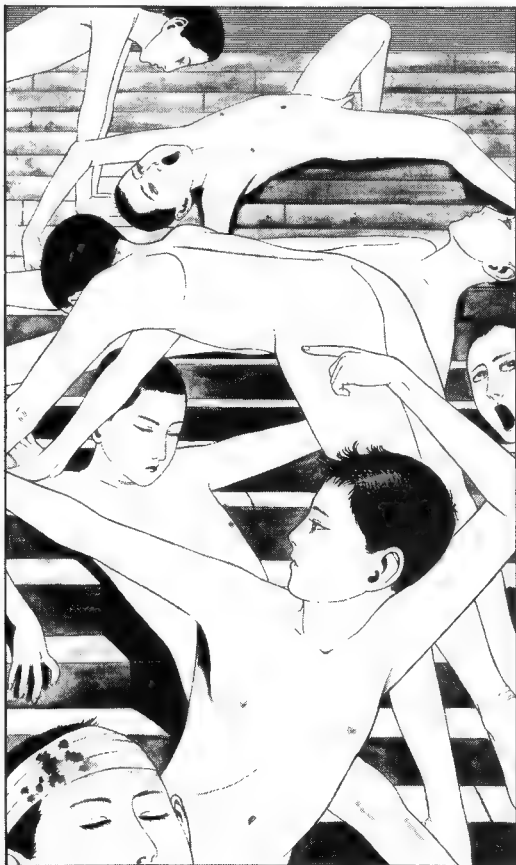
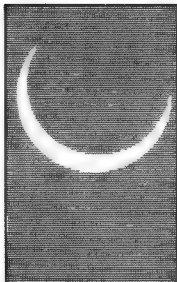


Dans ce quartier-ci,
dans ce quartier-là
le soleil se couche
pas de maison
pour rentrer.



Toi et moi
dévérant de
l'acide sulfurique
sur la lune.





Cours dans
le labyrinthe
naturel de
la nuit noire.

Escaladant
cent marches
le cœur s'arrête,
le corbeau de
mon cœur
commence à s'agiter.
Jusqu'où irais-je ?



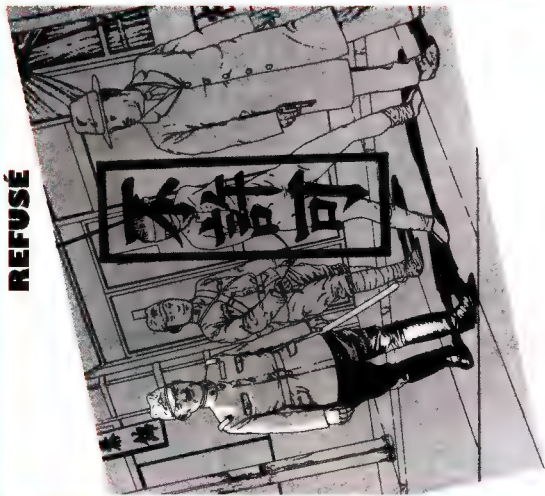


パラノイア・トラップ

TAKAYAMA

**PARANOIA
TRAP**

REFUSÉ



SILENT (MUEY)

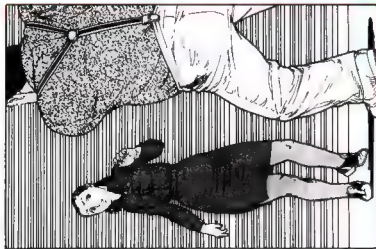
TRADUCTION : KEN MOISY ET FRANÇOIS JACQUES (BEFT-TOH)

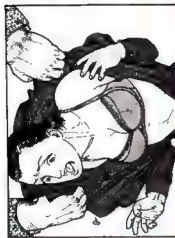


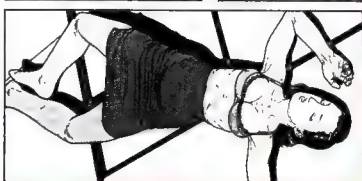
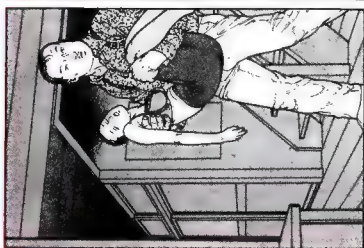
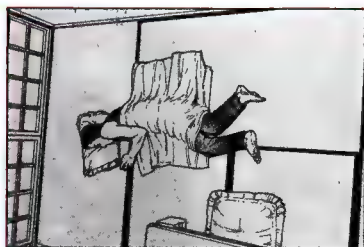
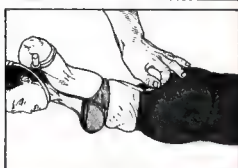
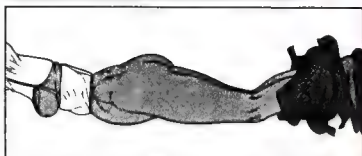
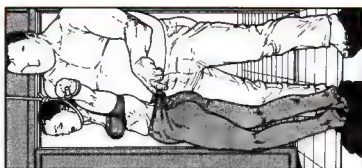
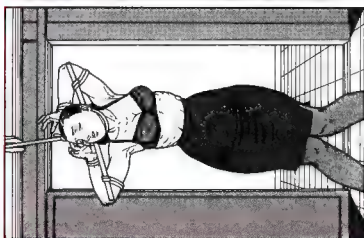
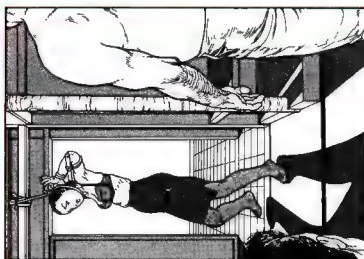
LA SUEZE

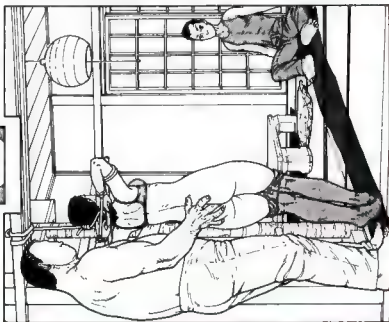
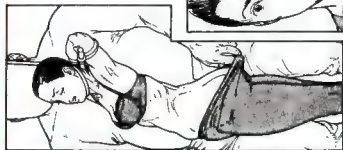
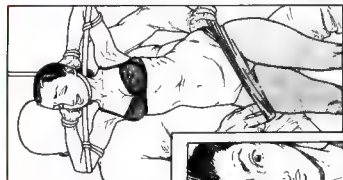


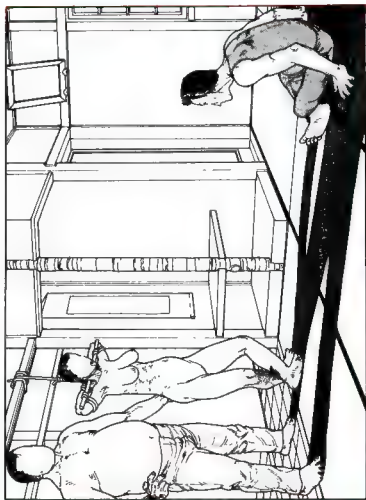
CEZSORE
D-NTRODUT-OZ

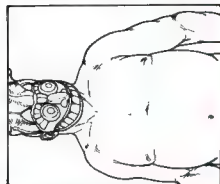
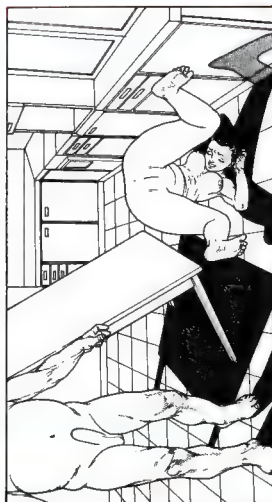
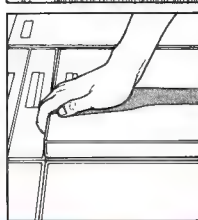
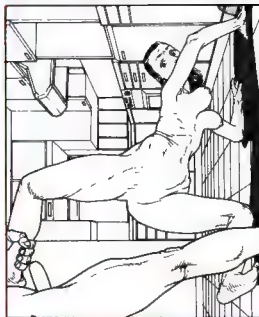
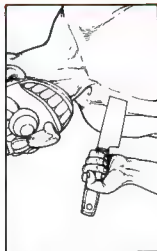
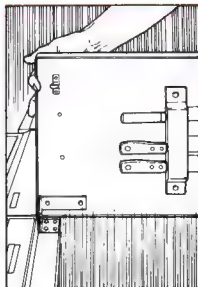


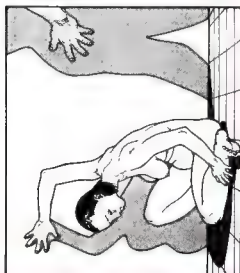
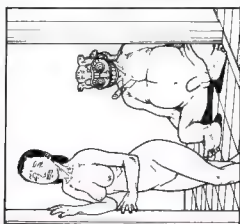
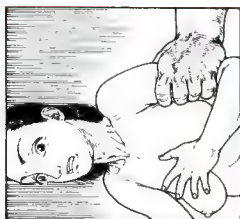
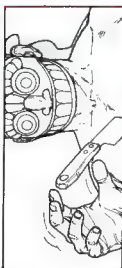
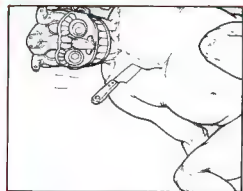
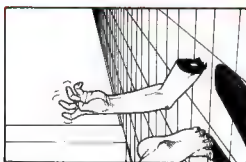
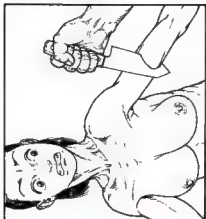
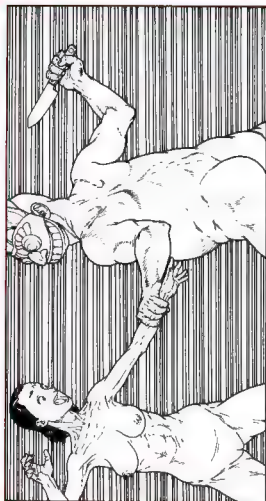


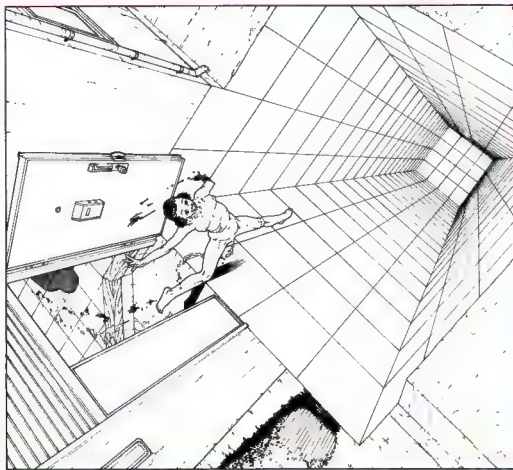
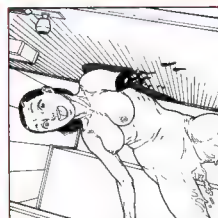
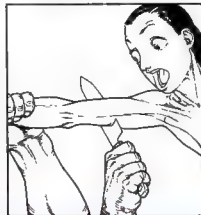
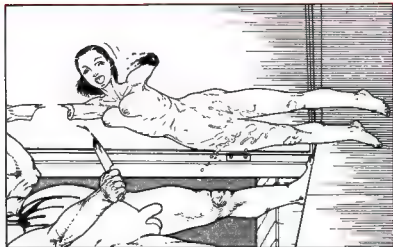
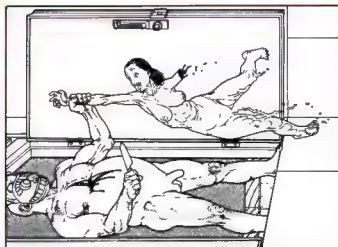


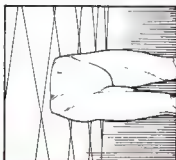
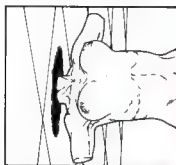
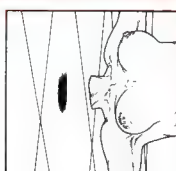
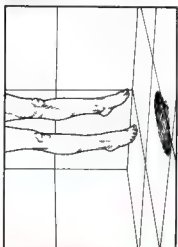
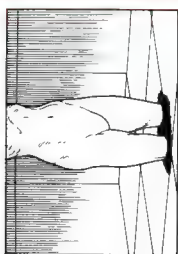
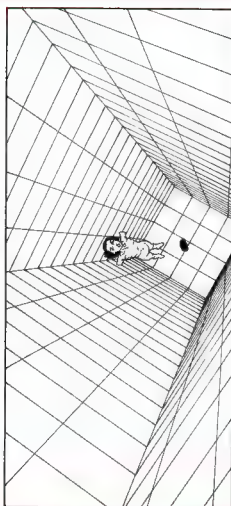
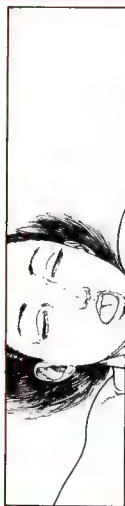
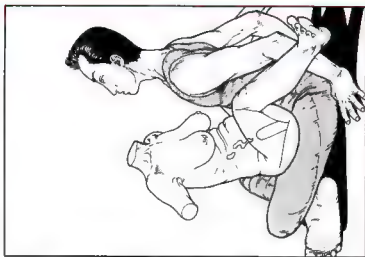
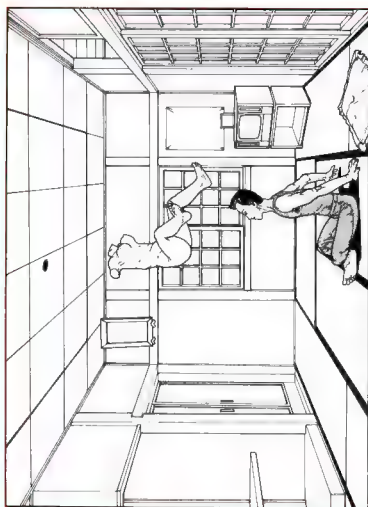


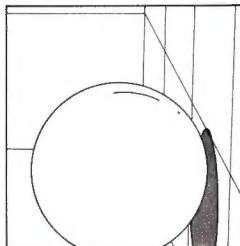
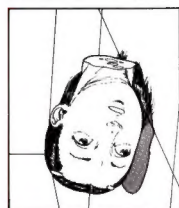
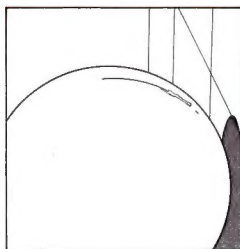
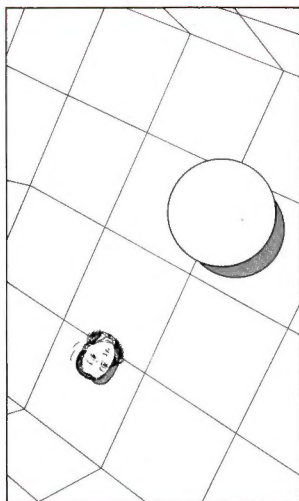
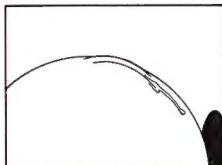
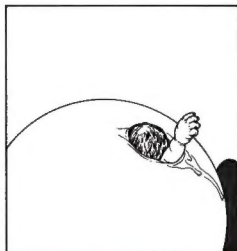
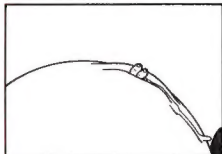
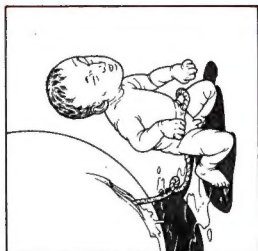
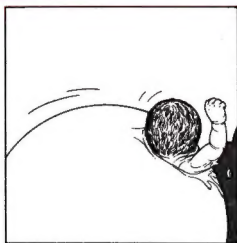
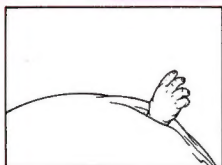












・アトシテパ
シッテオ



On désire ce qu'on rêve. Je devrais donc rêver ce que je désire.

Mais comme je vis ce que je désire,
comment pourrais-je rêver ce que je vis de mon désir ?

Conclusion : lorsque je rêve, c'est que je suis bien éveillé.

Et quand je dors, réellement, je dors.

PIERRE REY

